

NORD MAGNÉTIQUE

TOMAS VENCLOVA

NORD MAGNÉTIQUE

Conversations avec Ellen Hinsey

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Eva Antonnikov*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

La traductrice remercie Pro Helvetia,
Fondation suisse pour la culture,
pour son précieux soutien.

Titre original : *Magnetic North*

© Tomas Venclova & Ellen Hinsey, 2016

© 2023, Les Éditions Noir sur Blanc,
pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-881-2

Chronologie

1937

Tomas Venclova, fils d'Eliza Vencloviéné (née Račkauskaitė) et d'Antanas Venclova, naît à Klaipėda (Lituanie) le 11 septembre.

1939

À la suite de l'annexion de Klaipėda par Hitler, le 22 mars, la famille s'installe à Kaunas, capitale de la Lituanie de 1920 à 1940.

En août, après la signature du protocole secret du pacte Molotov-Ribbentrop, la Lituanie est attribuée d'abord à la sphère d'influence de l'Allemagne, puis à celle de l'Union soviétique.

1^{er} septembre : l'Allemagne envahit la Pologne.

17 septembre : l'URSS envahit la Pologne.

1940

14 juin : Staline exige que la Lituanie accueille des troupes soviétiques sur son territoire et qu'elle change de gouvernement. Antanas Venclova est nommé ministre de l'Éducation du nouveau gouvernement du peuple installé par les Soviétiques. Le 3 août, la Lituanie est annexée par l'URSS. La famille Venclova s'établit à Vilnius.

1941

14 juin : les Soviétiques procèdent à la déportation de Litvaniens vers la Sibérie. Entre le 14 et le 18 juin, environ dix-sept mille personnes sont déportées.

22 juin : l'Allemagne attaque l'URSS. Le gouvernement de la Lituanie soviétique, dont fait partie le père de Venclova, reçoit l'ordre de quitter les lieux. Arrivé à Minsk, Antanas Venclova y survit à un bombardement de dix heures. Séparé de son épouse et de son fils restés à Vilnius, il rejoint le gouvernement en exil de la Lituanie soviétique, installé à Moscou. Un gouvernement intérimaire autoproclamé, collaborant avec les troupes allemandes, annonce l'indépendance de la Lituanie, mais est contraint de se disperser sur ordre des nazis le 5 août.

Au début de juillet, arrestation de la mère de Venclova ; elle est détenue dans la prison de Lukiškės. Venclova est pris en charge par des proches. Eliza Venclovienė est libérée en septembre 1941.

Création des ghettos de Kaunas et de Vilnius. Sous l'occupation allemande, quatre-vingt-quatorze pour cent des Juifs de Lituanie (près de deux cent mille) seront tués par des escadrons de la mort nazis avec la participation de collaborateurs litvaniens.

1941-1944

Venclova passe les années de guerre dans la maison de son grand-père maternel Merkelis Račkauskas à Freda, une banlieue de Kaunas, et chez d'autres proches vivant à la campagne.

1944

En juillet et en août, l'URSS reprend possession de la Lituanie, y imposant son régime. Environ soixante mille Litvaniens, dont une grande partie des intellectuels du pays, fuient l'armée soviétique et se retrouvent dans des camps de personnes déplacées en Allemagne occidentale.

Antanas Venclova revient de Moscou. En septembre, Tomas Venclova commence à fréquenter l'école primaire à Freda.

1946

La famille s'installe de nouveau à Vilnius.

1947

Tomas Venclova, âgé de dix ans, entre au collège de Vilnius.

1950

Rencontre le futur physicien Ramūnas (Romas) Katilius.

1954

S'inscrit à l'université de Vilnius.

1956

« Rapport secret » de Khrouchtchev lors du XX^e congrès du Parti communiste de l'Union soviétique. Soulèvement de Poznań (Pologne). Répression de la révolution hongroise.

1956-1960

Un groupe de jeunes gens partageant les mêmes idées se crée à Vilnius, incluant Tomas Venclova, Ramūnas Katilius, Pranas Morkus, Juozas Tumelis, Aleksandras Štromas et Natacha Trauberg.

Septembre 1957 – août 1958

Tomas Venclova, âgé de vingt ans, prend une année sabbatique ; il suit des cours dans une école professionnelle pour chauffeurs routiers.

1958

Participe au projet éditorial samizdat « Eglutė ». Son premier recueil de poésies, *Pontos Axenos*, paraît en samizdat. L'almanach étudiantin *Kūryba* (« Création »), auquel contribue Venclova, est interdit par les autorités. Le 23 octobre, le prix Nobel est attribué à Boris Pasternak.

1959

Au cours d'une réunion de l'Union des écrivains lituaniens, Venclova est accusé d'être un disciple de Pasternak – un fait qu'il ne dément pas (janvier). Venclova entame sa « guerre privée » contre le régime soviétique. Une purge

frappe le département de philologie lituanienne de l'université de Vilnius en lien avec l'affaire *Kūryba*. Venclova visite Pasternak chez lui, à Peredelkino, dans les environs de Moscou (14 décembre).

1960

Lors du passage du poète russe Alexandre Guinzbourg à Vilnius, Venclova lui confie plusieurs poèmes pour *Syntaxis*, sa revue samizdat.

Venclova obtient son diplôme de l'université de Vilnius. Décès de Pasternak (30 mai) ; Venclova assiste aux obsèques. Avec quelques amis, il fonde un groupe d'étude clandestin à Vilnius.

1961

Venclova est soumis à un interrogatoire du KGB en lien avec le groupe d'étude et l'affaire Guinzbourg. Au début du printemps, il s'installe à Moscou. Construction du mur de Berlin (13 août).

1961-1965

Venclova vit à Moscou. Compagnonnage avec Marina Kedrova, amitié avec Andreï Volkonski, Guennadi Aïgui, Natacha Gorbanevskaïa, Andreï Sergueïev, Leonid Tchertkov et d'autres. Plusieurs rencontres avec Anna Akhmatova. Il gagne sa vie avec des traductions ; en outre, il écrit deux ouvrages de vulgarisation scientifique sur l'astronomie et la cybernétique. Parution des *Poèmes moscovites* (en samizdat, 1962). Une anthologie de poèmes d'Anna Akhmatova, dont certains traduits par Venclova, paraît en Lituanie (1964). Destitution de Khrouchtchev (14 octobre 1964).

1965

Venclova retourne à Vilnius.

1965-1976

Il publie ses traductions en lituanien d'œuvres de Pasternak, Mandelstam, Eliot, Frost, Auden, Baudelaire, Saint-John Perse, Rilke, Cavafy, parmi d'autres. En même temps, il entre en

contact avec Iouri Lotman à Tartu ; il étudie la poétique structurale et la sémiotique.

1966

Joseph Brodsky visite Vilnius, où Venclova fait sa connaissance.

1967

Il rencontre Nadejda Mandelstam.

1968

Printemps de Prague. Une manifestation sur la place Rouge dénonçant l'invasion de la Tchécoslovaquie par les troupes soviétiques est réprimée ; les manifestants, dont Natalia Gorbanevskaja, sont arrêtés. Partout dans le bloc de l'Est, y compris en Lituanie, la vie culturelle est restreinte.

1969-1972

Venclova réside principalement à Leningrad (Saint-Pétersbourg). Amitié étroite avec Joseph Brodsky et son milieu.

1970

Premier voyage en Pologne.

1971

L'Union des écrivains lituaniens refuse l'adhésion de Venclova (23 mars). Décès d'Antanas Venclova (28 juin).

Deuxième séjour en Pologne ; rencontre Adam Michnik et Barbara Toruńczyk.

1972

Publication de *Kalbos ženklas* (« *Le Signe de la langue* », poèmes).

Auto-immolation de Romas Kalanta à Kaunas (15 mai).

Brodsky est contraint d'émigrer (4 juin).

1972-1976

Venclova est engagé en tant que directeur artistique par le théâtre dramatique de Šiauliai.

1973

Son poème « Conversation en hiver », traduit par Czesław Miłosz, paraît dans la revue de la dissidence polonaise, *Kultura*.

1975

Il envoie (le 9 mai) une lettre ouverte au Comité central du Parti communiste lituanien dénonçant le système et demandant le droit d'émigrer.

Le contenu de la lettre est divulgué en Occident, attirant l'attention de Czesław Miłosz, d'Arthur Miller et d'autres personnalités.

1976

Création du groupe d'Helsinki de Lituanie (dont Venclova est l'un des cinq membres fondateurs, avec Ona Lukauskaitė, Karolis Garuckas, et les leaders du groupe, Viktoras Petkus et Eitan Finkelstein). Une conférence de presse destinée aux journalistes étrangers et présentant le manifeste du groupe (daté du 25 novembre) se tient à Moscou le 1^{er} décembre. Venclova fait la connaissance de Lioudmila Alexeïeva. Le poème de Venclova « À la mémoire d'un poète. Variante », traduit par Joseph Brodsky, est publié dans la revue de l'émigration russe, *Kontinent*.

1977

Autorisé à quitter l'URSS grâce à l'invitation de l'université de Californie à Berkeley, suscitée par Czesław Miłosz, il part le 25 janvier. Une note secrète de Iouri Andropov spécifie que le sort de Venclova « sera, à long terme, déterminé par sa conduite à l'étranger ». Après une escale de trois semaines à Paris, Venclova arrive aux États-Unis. Le groupe d'Helsinki de Lituanie l'autorise à agir en Occident en tant que représentant du groupe. Témoigne à Washington devant la Commission pour la sécurité et la coopération en Europe (24 février). Enseigne à l'université de Californie, Berkeley, en tant que professeur titulaire (de mars à mai). Venclova se voit retirer sa citoyenneté soviétique par décret spécial du Soviet suprême de l'Union soviétique (14 juin). L'asile politique lui est accordé par les États-Unis. Arrestation de Viktoras Petkus (23 août). En septembre, Venclova s'installe à Los Angeles où il enseigne

à l'université de Californie (UCLA). Son recueil *98 eilėraščiai* (« 98 poèmes ») paraît à Chicago (en lituanien).

1979

Kultura publie « Dialogue sur une ville » (signé par Venclova et Czesław Miłosz). *Balsai : Iš pasaulinės poezijos* (« Voix », un choix de traductions), paraît dans le Michigan (en lituanien).

1980

Venclova s'établit à New Haven, Connecticut ; il reçoit une invitation à enseigner à l'université de Yale, où il donnera des cours de poésie russe.

1981

« Dialogue sur une ville » paraît dans la presse polonaise clandestine. Un recueil d'essais, *Lietuva pasaulyje* (« La Lituanie dans le monde »), est publié à Chicago (en lituanien). Instauration de la loi martiale en Pologne (13 décembre).

1985

Naturalisé citoyen des États-Unis (le 12 avril). Une collection d'essais littéraires, *Tekstai apie tekstus* (« Textes sur des textes »), paraît à Chicago (en lituanien). Venclova obtient un doctorat de l'université de Yale.

1985-1990

Professeur assistant au département de langues et littératures slaves à Yale (il deviendra professeur associé en 1990 et sera nommé professeur titulaire de 1993 à 2012).

1985-1991

Perestroïka. Venclova visite la Hongrie (novembre 1986).

1988

Il entre en URSS ; se rend à Moscou et à Leningrad (Saint-Pétersbourg) avec un groupe touristique ; revoit sa mère et ses amis. À la suite de l'interview accordée à la BBC (Londres) et à ses commentaires sur la perestroïka, Venclova se voit interdire l'accès à l'URSS pendant cinq ans (juin 1988).

1990

Signature de l'Acte de rétablissement de l'État lituanien (11 mars).

Venclova épouse Tatiana (Tania) Milovidova. Prix littéraire international de Vilenica (Slovénie). *Tankėjanti šviesa* (« Lumière condensée », poèmes) paraît à Chicago (en lituanien).

1991

Tente de se rendre à Vilnius en tant que journaliste ; se voit refuser l'accès du pays. Affrontement entre supporters pro-indépendantistes lituaniens et troupes soviétiques à Vilnius (11-13 janvier). Treize manifestants non armés sont tués, plus de mille personnes blessées.

Venclova reçoit le Premio Capri (Italie). En sa qualité de président de l'Association pour la promotion des études baltes, il retourne en Lituanie. Dernière rencontre avec Iouri Lotman.

Effondrement de l'URSS. Indépendance de la Lituanie reconnue au niveau international (août-septembre). Venclova devient *doctor honoris causa* de l'université de Lublin (octobre), distinction ultérieurement suivie d'autres doctorats honorifiques.

Pašnekesys žiemą (« Conversation en hiver », poèmes) et *Vilties formos* (« Formes d'espérance », essais) sont publiés à Vilnius (en lituanien).

1995

Venclova est fait commandeur de l'ordre du grand-duc Gediminas, récompense remise par le président de la république de Lituanie.

1996

Décès de Joseph Brodsky (28 janvier). L'ouvrage de Venclova *Aleksander Wat : Life and Art of an Iconoclast* (« Aleksander Wat : Vie et art d'un iconoclaste ») est publié en anglais.

1997

Le recueil *Winter Dialogue* (« Conversation en hiver », poèmes) paraît en anglais dans la traduction de Diana Senechal.

1998

Reginys iš alėjos (« Vue depuis l'allée », poèmes) paraît à Vilnius.

1999

Rinktinė (« Choix de poèmes ») paraît à Vilnius. *Forms of Hope* (« Les Formes de l'espoir », essais) est publié en traduction anglaise par Sheep Meadow Press (Riverdale-on-Hudson). Venclova est fait officier de l'ordre de la Croix de Vytis, récompense accordée par le président de la république de Lituanie.

2000

Manau, kad... Pokalbiai su Tomu Venclova (« Je pense que... interviews avec Tomas Venclova »), Vilnius. Prix national de Lituanie.

2001

Vilnius : Vadovas po miestą (« Vilnius : guide de la ville ») est publié en Lituanie. Borderland Award (Pologne).

2002

Prix des Deux-Nations (reçu conjointement avec Czesław Miłosz), décerné par les Parlements de Pologne et de Lituanie.

2003

Ligi Lietuvos 10 000 kilometrų (« 10 000 kilomètres jusqu'en Lituanie »), Vilnius.

2004

Décès de Czesław Miłosz (14 août).

2005

Sankirta (« Confluence », poèmes) paraît à Vilnius. Prix New Culture of New Europe (Pologne). Prix Jotvingiai.

2006

Kitaip (« Autrement », choix de traductions), Vilnius. *Vilniaus vardai* (« Gens de Vilnius », biographies), Vilnius.

2007

Décès de sa mère (5 avril).

2008

The Junction (« Confluence », poèmes), traduction anglaise d'Ellen Hinsey avec le concours de Constantine Rusanov et de Diana Senechal. International Baltic Star Award, Saint-Pétersbourg, Russie.

2009

Vilnius : A Personal History (prose), en traduction anglaise.

2010

Visi eilėraščiai : 1956-2010 (« Poésie complète, 1956-2010 »), en lituanien. Professeur invité dans le cadre du programme Samuel-Fischer de la Freie Universität Berlin.

2011

Vilnius : asmeninė istorija (« Vilnius : une histoire personnelle »), Vilnius.

Prix international de poésie Qin Hai (Chine).

2012

Professeur émérite de langues et littératures slaves, Yale.

Prix de la Fondation Sugihara (The Person of Tolerance of the Year Award).

2013

Citoyen d'honneur de Vilnius. *Pertrūkis tikrovėje* (« Une ouverture dans la réalité », essais), Vilnius. Grand-croix de l'ordre du mérite de la république de Pologne.

2014

Prix Petrarca (Allemagne).

2015

Prix de Berlin, bourse décernée par l'American Academy de Berlin. Prix Jan-Nowak-Jeziorański, Wrocław.



Préface

Nord magnétique : le fer et la grâce

Ellen Hinsey

Dans son prélude aux conférences données à l'université Harvard dans le cadre de la chaire de poésie Charles Eliot Norton, le lauréat du prix Nobel de littérature Czesław Miłosz souligne le fait que le regard sur le xx^e siècle – siècle « sans doute plus protéiforme et plus complexe que nul autre » – ne change pas seulement selon le point de vue du spectateur, mais également en fonction des coordonnées volatiles de la latitude et de la longitude ; donc aussi selon un « point au sens géographique ». Miłosz poursuit : « En raison des événements extraordinaires et meurtriers qui y sont advenus – et que l'on ne peut que comparer à de violents tremblements de terre –, mon coin d'Europe offre une optique particulière. En conséquence, nous qui sommes originaires de cette contrée portons sur la poésie un jugement légèrement différent de celui de la majorité de mon audience, dans la mesure où nous sommes enclins à la considérer comme un témoin et un participant d'une des transformations majeures de l'humanité¹. »

Tomas Venclova, qui a grandi sous les mêmes latitudes que Miłosz et fréquenté la même université – sinon que Wilno, devenue capitale lituanienne, avait entre-temps été rebaptisée

1. Czesław Miłosz, *Témoignage de la poésie*, Paris, Presses universitaires de France, 1987.

Vilnius – aurait très bien pu écrire ces lignes. L’« optique particulière » à laquelle Miłosz fait obliquement référence constitue bien sûr une tradition intellectuelle vieille de presque huit cents ans, forte d’une identité et d’une histoire distinctes, riches et complexes. Or, bien que la Terre soit une sphère parfaite – telle une larme, disait John Donne –, le fait que l’on perçoive certains endroits du monde comme étant plus éloignés du « centre » demeure une singularité humaine ; cela, même si, paradoxalement, leur sol magnétique a subi quelques-uns des plus violents tremblements de terre de l’histoire. Pareille situation, aggravée par les silences systématiques du totalitarisme, a suscité chez les écrivains des « confins » de l’Europe de l’Est le besoin d’élucider la topographie et de tenter d’éclaircir les contours de ce lieu crucial du point de vue culturel et géopolitique. Dans cette quête, la poésie a sans nul doute joué le rôle d’un témoin et d’un participant essentiel.

Une telle tâche a incombé à Venclova précisément parce que sa vie a traversé certains des phénomènes sismiques les plus sombres du xx^e siècle. Né en 1937 à Klaipėda, en Lituanie (au plus fort de la Grande Terreur stalinienne), Venclova passe sa petite enfance d’abord à Kaunas – au début de la Seconde Guerre mondiale –, puis à Freda, une banlieue proche, dans la maison de son grand-père maternel Merkelis Račkauskas. En 1941, au début de la guerre entre l’Union soviétique et l’Allemagne, la mère de Venclova, Eliza Venclovienė, se fait incarcérer par les autorités allemandes ; au même moment, son père, Antanas Venclova, écrivain, compagnon de route et ministre de l’Éducation, est évacué à Moscou où se réunit le premier gouvernement de la Lituanie soviétique.

Ces premières expériences bouleversantes ont conservé pour Venclova une grande importance, tout comme ce soir où, rentrant chez lui après son premier jour d’école, il s’est perdu parmi les ruines du Vilnius d’après-guerre. Déjà à ces moments-là, Venclova a perçu le potentiel chaotique de l’histoire – fait que le philosophe tchèque Jan Patočka a appelé l’expérience des « ébranlés ». En même temps, ce terrain-là recelait encore les vestiges d’un monde jadis cohérent. Ayant atteint l’âge de l’adolescence durant la période stalinienne, Venclova commence à considérer l’existence de tels fragments comme un signe « qui affirme une identité et exige une

revendication ». Cette exigence fera naître l'œuvre d'une vie – œuvre dédiée au sauvetage intellectuel et à la restauration.

En dépit de la position qu'occupait son père au sein de la nomenklatura soviétique, et suite à la répression de la révolution hongroise de 1956, Venclova rompt avec l'idéologie dominante qui l'entoure. C'est durant cette période qu'il entreprend de donner une voix poétique à son sentiment que l'univers soviétique d'après-guerre est « sorti de ses gonds ». Ses poèmes commencent à circuler, et au cours de sa troisième année d'études l'Union des écrivains de Lituanie l'accuse de promouvoir par son œuvre des tendances antisoviétiques – fait qu'il ne récuse pas. Dans les années 1960, lors de séjours à Moscou et à Leningrad, il recherche la compagnie d'écrivains partageant ses idées, ainsi que d'auteurs associés à l'Âge d'argent russe – dont Boris Pasternak, Anna Akhmatova et Nadejda Mandelstam. Il fait également la connaissance de poètes de la jeune génération, tels que Joseph Brodsky et Natalia Gorbanevskaja. Tout aussi importante est la rencontre avec Ramūnas Katilius, camarade de lycée qui va devenir une figure centrale de son cercle vilniote. En outre, Venclova se rend à Tartu, en Estonie, pour entrer en contact avec Iouri Lotman, dont les recherches sur la poétique structurale et la sémiotique auront un énorme impact sur son œuvre. En 1972, il est autorisé à publier *Le Signe de la langue* ; ce sera son unique recueil de poésies à paraître en Lituanie soviétique.

Durant les années de stagnation sous Brejnev, Venclova s'implique toujours davantage dans les mouvements dissidents lituaniens et soviétiques. En 1975, il adresse une lettre ouverte au Comité central du Parti communiste de Lituanie, affirmant publiquement ses opinions sur le système communiste et demandant le droit d'émigrer. À la suite de ce geste périlleux, le poète se voit frappé d'ostracisme politique ; ses moyens de subsistance sont compromis. De plus, il court le risque d'être accusé de « parasitisme social » – accusation ayant motivé le procès infligé à Brodsky en 1964, puis sa condamnation. En 1976, dans la foulée de la signature des accords d'Helsinki, Venclova se joint à Viktoras Petkus, Eitan Finkelstein, Ona Lukauskaitė et Karolis Garuckas pour fonder le groupe d'Helsinki de Lituanie. C'est alors que son opposition ouverte à l'égard du système, jointe à son engagement

dans des activités culturelles dissidentes et « a-soviétiques », finit par provoquer une crise dans sa relation déjà conflictuelle avec les autorités.

Dans le sillage de la décision de mars 1971 – prise à la veille du XXIV^e congrès du Parti communiste de l'Union soviétique (PCUS) dans le but de permettre une plus vaste émigration des Juifs soviétiques –, une politique tacite consistant à éliminer les opposants politiques en les expulsant ou en leur « suggérant » d'émigrer devient une pratique courante. Vers le milieu des années 1970, cette tactique est amplement utilisée pour démanteler le mouvement dissident soviétique. À son retour de la conférence de presse tenue à Moscou le 1^{er} décembre 1976 afin d'annoncer la création du groupe d'Helsinki de Lituanie, Venclova est convoqué par les autorités de son pays qui l'« invitent » à émigrer – sort qu'il partage avec d'autres activistes clés, parmi lesquels Iouri Orlov, Lioudmila Alexeïeva, Pavel Litvinov et Andreï Amalrik. Bien que Venclova n'en ait alors pas eu connaissance, la décision officielle concernant son expulsion avait été formulée à Moscou dans les plus hautes sphères et signée par Iouri Andropov, alors président du Comité pour la sécurité d'État. Le document daté du 20 janvier 1977 précise les mesures à prendre à l'encontre des quatre dissidents que sont Iouri Orlov, Alexandre Guinzbourg, Mykola Rudenko et Tomas Venclova, spécifiant que ce dernier doit être autorisé à émigrer, mais que son sort ultérieur sera « déterminé sur la base de son comportement à l'étranger¹ ».

Arrivé aux États-Unis le 25 janvier 1977, Venclova poursuit son activité politique en livrant son témoignage à Washington – devant la Commission pour la sécurité et la coopération en Europe – à propos de la répression religieuse et politique en Lituanie soviétique. Czesław Miłosz l'ayant invité à donner des cours à l'université de Californie le temps d'un semestre, Venclova s'installe temporairement à Berkeley. Cinq mois plus tard, il se voit privé de sa citoyenneté soviétique « en raison

1. Source en anglais : « *On Measures for the Curtailment of the Criminal Activities of Orlov, Ginsburg, Rudenko and Ventslov* », Resolution of the Secretariat of the CC CPSU, January 20, 1977, Bukovsky Archive, Soviet Archives at INFO-RUSS, folder 3.2.

d'activités souillant le nom de citoyen soviétique ». Commence alors sa période d'exil aux États-Unis. En Lituanie, Venclova est devenu une « non-personne » immédiatement après son départ ; ses livres (déjà indisponibles en librairie) sont dès lors retirés des bibliothèques. Et pourtant – comme cela s'est aussi produit pour Miłosz –, la période d'exil de Venclova, tout en étant remplie d'épreuves, s'est transformée en cadeau providentiel pour la littérature universelle. Un grand nombre de ses ouvrages les plus importants – poésie, essais et écrits journalistiques, dont plusieurs consacrés à des auteurs persécutés – ont vu le jour durant ces années. À l'instar d'autres émigrés lituaniens, polonais et russes, Venclova a trouvé refuge dans une communauté intellectuelle américaine ; dès 1980, il a entamé une brillante carrière en tant que professeur de l'université de Yale.

Tout au long du présent dialogue, les éléments de cette histoire personnelle, politique et littéraire s'entrecroisent sans cesse. Nous avons délibérément choisi cette approche, dans la mesure où la vie et l'œuvre de Venclova se trouvent liées de façon complexe à l'époque à laquelle il a vécu et aux exigences posées par sa destinée. Pour la même raison, parallèlement à l'exploration des événements et expériences vécues, on découvre une recherche éthique – qui devient une sorte de basse continue. Car une question essentielle de *Nord magnétique* est de savoir de quelle manière il était possible, dans les conditions concrètes du totalitarisme et de l'autocratie soviétiques, de mener une existence pouvant être considérée comme digne. Venclova évoque comment lui-même et ses amis ont tenté de découvrir des façons de résister à la réalité soviétique – univers conformiste, absurde, mais aussi dangereux, doté du pouvoir de « mutiler les âmes humaines », selon les mots du poète. Le lecteur trouvera donc dans les pages qui suivent l'exposé d'une pratique éthique quotidienne englobant non seulement les problèmes de courage et d'endurance, mais aussi la question de la fragilité humaine. Car afin d'affronter une telle complexité, Venclova a plaidé en faveur d'une position de compassion, et non pour l'éthique absolutiste conduisant à une « condamnation inconditionnelle ». Réfléchissant à l'essai de Thomas Mann *Lübeck, forme*

de vie spirituelle (1926), Venclova décrit ce défi difficile, mais fondamental :

Ce qui importe dans l'univers [de Mann], ce sont des catégories telles que la raison, la responsabilité et le foyer. Cette situation a certainement changé. Ces catégories-là ne nous sont plus transmises « d'entrée de jeu » par la tradition ; désormais, elles se présentent uniquement à nous comme une mission. Cela signifie que, en grandissant, nous devons acquérir le sens de la responsabilité, bâtir une vie acceptable et digne, un endroit à nous non mécanisé, si ce n'est dans l'espace, du moins dans le temps. Ainsi atteindrons-nous, péniblement, la maturité – avec l'appréhension constante de l'échec. Cela est avant tout le résultat des totalitarismes du xx^e siècle¹.

Dans les premières années suivant l'effondrement du communisme – proclamé comme « la fin de l'histoire » –, on ne pouvait guère anticiper à quel point l'exemple et les combats éthiques de Venclova – et ceux de sa génération – allaient revêtir, à l'époque contemporaine, une pertinence aiguë et une vraie urgence. Pourtant, de façon lucide, Venclova a compris que, même si nous vivions au-delà de la fin du monde, nous n'en serions pas pour autant « déchargés incidemment de toute responsabilité² ».

Il ne faut pas oublier que, dès le début de sa carrière d'écrivain, Venclova n'a jamais reculé devant les sujets difficiles ; ses interventions continuent de contribuer de façon essentielle au dialogue contemporain en Europe. Dans son essai *Juifs et Litvaniens*, il a été le premier auteur de son pays à aborder la réalité douloureuse de la collaboration lituanienne aux atrocités commises contre des Juifs durant la Seconde Guerre mondiale – sujet qui reste à ce jour hautement clivant. Dans un échange resté fameux, Venclova et Miłosz ont exploré le conflit historique autour de Vilnius/Wilno – la « ville sans nom » qu'ils avaient en commun –, tentant de promouvoir l'entente entre la Pologne et la Lituanie. De même qu'il s'est engagé pour les droits humains dans les années 1970,

1. Tomas Venclova, *Winter Dialogue* (« Dialogue d'hiver », trad. Diana Senechal), Evanston, IL, Northwestern University Press, 1997, p. 121.

2. *Ibid.*, p. 120.

Venclova a continué, depuis 1989, de préconiser la tolérance et la réconciliation, cela à une époque où les problèmes de souveraineté territoriale et le spectre du nationalisme – si judicieusement abordés dans ses récents essais – ont ressurgi, posant des questions cruciales pour l’avenir de l’Europe.

Ce sont toutefois ses travaux poétiques qui se trouvent au centre de son œuvre. Auteur de huit recueils de poèmes traduits dans plus de vingt langues, Venclova a bel et bien poursuivi la tradition de « témoin et participant » dans les transformations de l’histoire. Alors qu’un grand nombre d’ouvrages littéraires et historiques lituaniens étaient interdits dans la prime jeunesse de Venclova (bien que certains se soient trouvés dans la riche bibliothèque de son père), le futur poète a mémorisé des « centaines de vers » dans sa langue maternelle, arrivant à la conviction que, en l’absence d’un monde cohérent, c’est parmi ces vers-là qu’il se sentait le plus chez lui. Pour Venclova, la poésie était – et reste – l’un des espaces où la conscience peut se mouvoir sans entraves ; un espace contemplatif entièrement libre. En outre, la poésie est un moyen grâce auquel la mémoire peut servir de base à la résistance – un fait qui, au début de sa carrière, n’a pas passé inaperçu des autorités soviétiques. Or, comme Venclova l’a écrit dans son essai *La Poésie comme acte expiatoire* : « Les forces qui réduisent en miettes l’esprit de l’humanité peuvent encore reculer devant notre conscience et notre mémoire¹. » On pourrait aller jusqu’à dire que la génération de Venclova, qui s’est emparée avec passion de l’ancienne pratique de l’*ars memoriae* – en mémorisant non seulement des poèmes, mais aussi des textes historiques, scientifiques et littéraires frappés d’interdit –, n’a d’égale que celle de ses prédécesseurs de la Renaissance. La lignée de Venclova pourrait même remonter plus loin, jusqu’à la figure tutélaire de Simonide de Céos, poète de la Grèce antique qui passe pour avoir inventé cet art de la mémoire. Ayant un jour récité un panégyrique et festoyé avec d’autres convives, Simonide fut inopinément appelé hors du banquet ; en son absence, le toit s’effondra sur l’hôte et ses

1. Tomas Venclova, *Forms of Hope* (« Les Formes de l’espoir »), Riverdale-on-Hudson, Sheep Meadow Press, 1999, p. 134.

invités. Simonide se vit alors attribuer la tâche de reconstituer de mémoire l'identité de chacun des convives morts écrasés sous les décombres.

Dans les pages de *Nord magnétique*, Venclova évoque fréquemment le souvenir de personnes disparues sous les décombres du xx^e siècle et mentionne les innombrables bâtiments, rues et monuments qui ont cessé d'exister – certains ayant disparu du jour au lendemain, d'autres ayant vu leurs noms changés, leurs fondations dynamitées... Le choix de concevoir *Nord magnétique* sous forme de dialogue – forme connue en polonais comme *wywiadówka* ou « interview-fleuve » – n'est donc nullement arbitraire. Tout en faisant référence à de célèbres exemples du genre, tels que *Mon siècle* d'Aleksander Wat, *Conversations avec Czesław Miłosz* et *Conversations avec Joseph Brodsky*, *Nord magnétique* non seulement adopte le schéma question-réponse, mais s'attache également à préserver la mémoire d'une génération entière, dont les voix se font entendre dans ces pages. Avec la précaution d'un généalogiste accompli, Venclova reconstitue les récits des déportés et de ceux dont les existences ont été irrévocablement brisées par la période stalinienne. Nous découvrons l'existence des « entretiens prophylactiques » menés par la police secrète, rituels sombres au cours desquels les interrogateurs se succédaient telles les multiples têtes d'une hydre gigantesque. Apparaissent aussi des tragédies familiales, par exemple le fait qu'en dépit de sa position le père de Venclova ait échoué à sauver son propre frère de la déportation, des travaux forcés et de la mort. Toutefois, nous assistons aussi à des victoires subtiles, comme lorsqu'une des enseignantes de Venclova – elle aussi maîtresse de l'*ars memoriae* – défie les autorités en récitant par cœur à ses étudiants un manuel complet d'histoire de la Lituanie (ouvrage d'avant-guerre interdit). Tels des médaillons suspendus aux rameaux d'un *arbor consanguinitatis* de la Renaissance, Venclova brosse de nombreux portraits d'intellectuels, peintres et écrivains lituaniens – mais aussi russes, polonais et ukrainiens. Ce dévouement à la mémoire sous-tend plusieurs autres ouvrages du poète tels que *Vilniaus vardai* (« Gens de Vilnius ») et *Vilnius, une ville en Europe*, qui reflètent son engagement de longue date à sauver l'archéologie relative à Vilnius et à ses figures culturelles.

Dans son essai *Signatura Rerum*¹, le philosophe Giorgio Agamben déclare que l'archéologie est une science des ruines ou « ruinologie ». On peut comprendre *Nord magnétique* comme un dialogue-fleuve arpentant le site archéologique du xx^e siècle, circulant dans et parmi ses ruines. Et quand bien même aucun texte à lui seul ne saurait recouvrir l'« entité empirique » du passé, il existe des moments où l'on pourrait presque croire – comme lorsqu'on est assis, par une journée lumineuse, sur un banc près d'une rivière – que le passé disparu a ressuscité, se mirant dans la prose ondoyante de Venclova. Il y a une victoire implicite dans cette reconstruction de l'histoire d'une génération – génération qui fut la cible d'une extermination spirituelle et, bien souvent, physique. En effet, alors qu'en Occident un lecteur est en mesure de se représenter les relations existant entre peintres, intellectuels et écrivains de l'après-guerre, la connaissance du milieu culturel et intellectuel lituanien demeure une « tache blanche », et ce qui a été effacé de l'histoire européenne doit être sauvé tant que les eaux vivantes de la mémoire humaine en sont encore illuminées. Ou, selon la conviction d'Anna Akhmatova, la mentore de Venclova : c'est la mémoire qui rassemble la totalité de l'histoire humaine, tant le bien que le mal. Et à l'instar de Dieu, la mémoire a le pouvoir de perdurer – et de triompher ainsi des épisodes de l'histoire et de ses tyrans.

* * *

À bien des égards, la genèse de *Nord magnétique* est aussi surprenante que les récits qu'il contient. Ma rencontre avec Tomas Venclova a eu lieu à l'été 2003, en Suisse, au Château de Lavigny – situé à moins de dix kilomètres du lieu où Miłosz a entrepris en 1954 son autobiographie *Une autre Europe*. Grâce à une mystérieuse alchimie s'expliquant uniquement par le fait que les poètes font partie d'une vaste famille, Venclova et moi nous sommes aussitôt sentis à l'aise en échangeant des idées sur la poésie. Au cours de cette première après-midi, à l'ombre d'un arbre, Venclova a évoqué son enfance, ses parents et ses relations avec Akhmatova, Pasternak et Brodsky, parmi bien

1. Giorgio Agamben, *Signatura Rerum. Sur la méthode*, Paris, Vrin, 2008.

d'autres sujets. Avant même de terminer notre conversation, nous avons planté les germes du présent livre. Il nous a fallu toutefois attendre jusqu'en 2009 pour mettre en œuvre ce projet, lequel ne fut achevé qu'au bout de six années.

En raison de la densité des informations, mais aussi de la distance qui nous séparait – Venclova se trouvant à Yale (New Haven, Connecticut), alors que j'enseignais à Paris, dans le cadre du programme français du Skidmore College –, nous avons décidé qu'un récit par écrit serait la meilleure façon de rendre justice au projet. Après un temps de recherches préparatoires, j'envoyais mes questions à Venclova ; quelques semaines plus tard, il me faisait parvenir une réponse généreuse consistant parfois en plus de vingt-cinq pages de texte. Ce procédé a été maintenu en dépit de nos charges respectives d'enseignement, de multiples voyages, de la disparition de proches et d'autres aléas de l'existence. Parmi les nombreux articles et livres lus au cours de mes recherches pour le présent ouvrage, j'aimerais citer certains travaux ayant été particulièrement importants : *Soviet Dissidence* (« La Dissidence soviétique ») et *The Thaw Generation* (« La Génération du dégel ») de Lioudmila Alexeïeva, *Midi place Rouge* de Natalia Gorbanevskaïa, ainsi que le livre de Donata Mitaitė, *Tomas Venclova, Speaking through Signs* (« Tomas Venclova, Parler à travers les signes »). Je suis reconnaissante d'avoir pu réaliser des interviews avec Lioudmila Alexeïeva à Moscou, avec Romas (Ramūnas) Katilius à Vilnius, et avec Eitan Finkelstein à Munich. Romas Katilius et Eitan Finkelstein ont eu la gentillesse de relire certains chapitres spécifiques, procédant à des vérifications et nous fournissant de précieux commentaires. Grâce à des bourses pour enseignants-chercheurs au sein de l'American Academy de Berlin et du Berliner Künstlerprogramm du DAAD (Office allemand des échanges universitaires), Tomas Venclova et moi avons pu disposer en 2015 de moments précieux pour finaliser le manuscrit. Nous remercions tout particulièrement Katherina Narbutovic et notre éditrice Katharina Raabe, des éditions Suhrkamp, d'avoir soutenu le projet sans relâche. Au sein des éditions University of Rochester Press, notre profonde gratitude va à Timothy Snyder et à Sonia Kane, de même qu'à Tracey Engel, Ryan Peterson et Therese Malhame. Pour finir,

nous voudrions remercier Tatiana Milovidova-Venclova et Mark Carlson pour leur patience et leur soutien sans faille.

En dernier lieu, tout en ayant visé à l'exhaustivité durant l'élaboration de cet ouvrage, ni Tomas Venclova ni moi-même n'estimons qu'un individu n'est que la somme de ses expériences, ni que ces dernières peuvent expliquer « la naissance d'un poète ». À l'opposé de la vision du monde marxiste déterministe à laquelle Venclova a pu échapper, nous sommes d'avis qu'un individu est un acteur libre dont la vie, la création et les passions transcendent la part purement biographique, de même que les frontières linéaires de la prose. En accord avec la conviction d'Akhmatova selon laquelle toute grande poésie doit « conserver une part de mystère », nous espérons qu'à l'instar d'une œuvre de Rembrandt – qu'Ossip Mandelstam a un jour qualifié de « père de l'obscurité vert-noir » – *Nord magnétique* conserve néanmoins dans ses tréfonds certains mystères pouvant être décelés uniquement (et encore) dans les poèmes de Venclova. Car la vie est aussi composée d'éléments qui ne se laissent comprendre que de manière indirecte ; qui demeurent hors de portée de la lumière du phare, la nuit, tout en constituant une part palpable de l'expérience. Qu'ils soient tragiques ou heureux, ces éléments-là constituent eux aussi le fer et la grâce – éléments magnétiques de l'existence.

PREMIÈRE PARTIE

1

Enfance et famille

HINSEY : *Seriez-vous d'accord de commencer nos entretiens par vos plus anciens souvenirs, en évoquant votre maison natale ?*

VENCLOVA : Cette maison se trouvait à Klaipėda (appelé aussi Memel), une ville portuaire sur le rivage de la Baltique. Je n'en conserve toutefois aucun souvenir, puisque notre famille l'a quittée alors que je n'avais pas même deux ans. L'histoire de Memel est complexe – comme partout dans cette partie de l'Europe. La ville s'est développée autour d'une forteresse bâtie en 1252 par les chevaliers Teutoniques sur un territoire habité par les Lituaniens, un peuple païen (qui a également fondé, à peu près à la même époque, des cités baltes bien plus grandes et plus réputées, telles que Riga et Königsberg). Les chevaliers ont tenté d'assujettir les Lituaniens et de les baptiser, sans grand succès ; ils n'ont réussi à s'imposer que sur une étroite bande de terre entourant la ville, zone qui allait acquérir plus tard une certaine renommée sous le nom de *Memelgebiet* (ou *Memelland*, territoire de Memel). Reste que cette contrée a été considérée comme une partie de l'Allemagne durant sept cents ans. Après la Première Guerre mondiale, séparée du Reich à la suite du traité de Versailles, elle devient une région autonome de la Lituanie.

HINSEY : *Pourriez-vous décrire le Klaipėda de l'époque ?*

VENCLOVA : En 1937, c'était une bourgade provinciale, germanophone, dotée d'une architecture typiquement prussienne : maisons à colombages, églises luthériennes aux clochers pointus. Pour la petite histoire : Thomas Mann est venu passer plusieurs étés à Nida, un village non loin de Klaipėda (où il a d'ailleurs écrit le début de *Joseph et ses frères*) ; il n'y est toutefois plus retourné après s'être exilé en Suisse en 1933. Dans la campagne autour de Klaipėda – désormais son nom officiel –, on parlait principalement le lituanien ; cependant, les habitants luthériens du *Memelland* méprisaient la population catholique de la « Lituanie proprement dite », indéniablement moins civilisée. La plupart des germanophones sont rapidement tombés sous le charme des slogans nazis. En mars 1939, Hitler a repris Memel et son territoire : certains se souviennent encore que, arrivé à bord d'un navire de guerre, il avait prononcé depuis le balcon du vieux théâtre un discours chaleureusement applaudi par la majorité des *Memelländer* (et ce malgré la brièveté du discours – Hitler ayant eu le mal de mer durant la traversée).

HINSEY : *Votre père s'installe à Klaipėda quelques années avant votre naissance. Quelle profession exerçait-il ?*

VENCLOVA : Mon père, un écrivain de gauche originaire de la Lituanie proprement dite, s'était établi à Klaipėda en 1934 après avoir trouvé un poste d'enseignant dans l'unique lycée lituanien de la ville (toutes les autres écoles utilisaient l'allemand comme langue d'enseignement). Il s'était en outre associé à une troupe d'acteurs lituaniens qui se produisait dans le vieux théâtre, avant l'arrivée du Führer. À l'instar d'autres enseignants et acteurs, il était censé œuvrer à la lituanisation du territoire de Memel – entreprise vouée à l'échec, pour dire la vérité. Bien plus tard, en découvrant *Le Tambour* de Günter Grass, j'ai été frappé par les ressemblances entre Klaipėda et le Gdańsk d'avant-guerre. Bien sûr, comparées à la ville libre de Danzig, la taille et l'importance de notre Klaipėda étaient infimes, mais les deux se ressemblaient par leur composition ethnique et les tensions en présence. La Lituanie indépendante faisait beaucoup d'efforts dans cette région. Le lycée qui employait mon père était assez moderne pour l'époque ;

aujourd'hui encore, c'est un des joyaux architecturaux de la ville. L'hôpital, construit lui aussi sous régime lituanien, était également spacieux et bien équipé. Une partie en était réservée à la maternité – où mon père a accompagné sa jeune épouse au moment de l'accouchement. Mes parents habitaient alors à deux pas de l'hôpital, dans un appartement mansardé appartenant à une famille allemande.

HINSEY : *Vous a-t-on rapporté des histoires de famille mémorables liées à cette période ?*

VENCLOVA : La seule que ma mère m'ait racontée n'est guère plaisante... Elle m'avait amené dans un parc en compagnie d'un autre nourrisson et de sa mère, actrice dans la troupe évoquée à l'instant. Plusieurs membres des Jeunesses hitlériennes, les ayant surprises en train de parler lituanien, ont jeté du sable dans nos poussettes. (L'autre bébé, Pranas Morkus, est devenu plus tard un ami intime dont je vous dirai davantage en parlant de mes années d'études.) En 1939, lorsque Hitler a annexé Klaipėda, nous n'avions pas d'autre choix que de partir. La majorité des Lituanien de souche – pas trop nombreux, dans cette ville – ainsi que la petite population juive ont pris la même décision. Nous nous sommes installés dans un faubourg de Kaunas, qui était alors la capitale de la Lituanie indépendante, et nous avons trouvé un logement temporaire près de la maison de mon grand-père maternel.

À la fin de la guerre, Memel s'est livré aux troupes soviétiques qui n'ont trouvé que sept personnes dans la ville détruite (environ quarante mille avaient fui à Königsberg, puis regagné l'Allemagne en passant par la Pologne). Staline a décidé de rendre Memel à la Lituanie – devenue une république soviétique – et de restaurer son nom lituanien. Ce n'est qu'adolescent que j'ai appris à connaître ma ville natale et que j'en suis tombé amoureux. C'était un endroit romantique, en ruine, presque désert, très sinistre, doté d'un phare noir et blanc au bout d'une jetée en pierre s'avancant dans une mer Baltique souvent agitée. En fait, aussi bien le phare que beaucoup d'autres parties de la ville étaient interdits d'accès puisque les Soviétiques les utilisaient à des fins militaires ; j'ai néanmoins

réussi à m'en faire une idée. Plusieurs de mes poèmes les plus anciens évoquent Klaipėda.

HINSEY : *Depuis ce temps, Klaipėda a considérablement changé : peut-on encore y voir des vestiges de cette période ?*

VENCLOVA : Klaipėda n'a plus grand-chose en commun avec la ville des années d'avant-guerre ou de l'immédiat après-guerre. Elle est incontestablement plus grande, ce n'est plus une ville, mais un véritable centre urbain : industrialisé, doté d'un port animé où accostent des bateaux de croisière, entouré de faubourgs hideux de l'ère soviétique consistant en immeubles quasi identiques de cinq ou six étages, ponctués ci et là par des buildings plus hauts de style occidental. Les Allemands sont partis depuis belle lurette, et tout le monde parle lituanien, y compris les habitants d'origine russe qui constituent environ un quart de la population. Le vieux centre-ville n'a survécu qu'en partie, même si on le reconnaît encore (les églises ont toutefois disparu). Le théâtre existe toujours, de même que le lycée où avait enseigné mon père et l'hôpital qui m'a vu naître. Même l'appartement mansardé que louait ma famille est encore là. Ses fenêtres sont visibles depuis le petit jardin attenant, laissé à l'abandon. J'y suis retourné plusieurs fois. Un jour – mon père était encore en vie –, nous avons frappé à la porte et demandé la permission d'entrer. La famille russe qui y logeait était légèrement contrariée, imaginant probablement que nous étions les anciens propriétaires venus réclamer notre maison (de telles requêtes, en général, n'avaient aucune chance d'aboutir sous le régime soviétique, mais savait-on jamais ?). On nous a cependant permis de jeter un coup d'œil à l'intérieur. L'endroit était exigu et miteux, sans doute plus miteux qu'avant la guerre. En 1939, un petit secrétaire muni de deux charnières en fer rouillées, sur lequel mon père avait composé son premier roman, a échappé aux aléas de l'histoire : il est arrivé jusqu'à notre appartement de Vilnius, où il se trouve encore aujourd'hui.

HINSEY : *Avant de revenir à votre enfance, parlons un peu de vos grands-parents.*

VENCLOVA : Mes grands-parents paternels étaient paysans. Ils vivaient au sud de la Lituanie, à quelques kilomètres de l'actuelle frontière polonaise. Mon grand-père Tomas Venclova (à qui je dois mon prénom) était un homme instruit, assez fortuné : il faisait la lecture des journaux lituaniens à ses voisins moins cultivés que lui. Sa maison jouait donc en quelque sorte le rôle d'une bibliothèque ou d'un club de village. Il est mort prématurément du typhus, en 1919. Durant la période soviétique, notre famille a pris soin de sa tombe. Par une curieuse coïncidence, le manoir de Krasnogruda, où Czesław Miłosz a passé une partie de sa jeunesse dans les années 1920 et 1930, se trouve tout près, de l'autre côté de la frontière. Après le décès de son mari, ma grand-mère Elzbieta, née Vėlyviūtė, a vécu encore trente-huit ans. J'ai fait sa connaissance dans ma petite enfance, lorsqu'elle nous a hébergés, ma mère et moi, sous l'occupation nazie ; je ne me suis toutefois jamais véritablement attaché à elle. En 1957, j'ai assisté à ses funérailles catholiques. À cette occasion, mon père et moi avons participé à la messe ; pour mon père, cet acte équivalait à une transgression politique, puisque les communistes de haut rang n'étaient pas censés encourager les « superstitions ». Quant à notre généalogie : comme cela arrive fréquemment dans les familles paysannes, il est difficile de la retracer... Tout ce que je sais sur mon arrière-grand-père est qu'il s'appelait Martynas Venclova.

HINSEY : *Venclova n'est pas un nom typiquement lituanien. Votre père connaissait-il son origine ?*

VENCLOVA : En effet, notre nom de famille a une sonorité davantage tchèque – ou allemande – que lituanienne. Mon père s'est amusé à imaginer que nous descendions d'immigrants husites (au XV^e siècle, plusieurs de ces familles s'étaient vu accorder l'asile en Lituanie). Plus d'une fois, il a dit en plaisantant : « Sais-tu qu'en fait la Václavské náměstí (la place Venceslas) de Prague nous appartient ? » C'était absurde, bien sûr.

HINSEY : *Et du côté maternel de votre famille, en particulier pour ce qui est de votre grand-père maternel, Merkelis Račkauskas ?*

VENCLOVA : Du côté maternel, c'est une autre histoire. Merkelis Račkauskas (Melchior Raczkowski, en polonais) est né dans la partie nord-ouest de la Lituanie, près de Klaipėda – mais pas dans le territoire de Memel –, dans la région catholique de Lituanie, la Samogitie, pour être exact. On y parle un dialecte spécifique, qui est pratiquement une langue à part. Elle diffère autant du lituanien standard que le portugais diffère de l'espagnol. Socialement parlant, la Samogitie est, ou était, unique ; elle abritait une large population appartenant à la petite noblesse. Ces gens étaient généralement pauvres et impossibles à distinguer des paysans quant à leur niveau de vie ; les mariages entre membres des deux classes sociales étaient courants. Pourtant, cette petite noblesse était fière et conservait obstinément ses traditions. Au quotidien, ces *hidalgos* parlaient le samogitien, tout en considérant le polonais comme leur langue de culture – tous bilingues, ils avaient une préférence marquée pour les variantes polonaises de leurs noms (par exemple, Raczkowski au lieu de Račkauskas). Ils ont participé activement aux insurrections de 1831 et de 1863 contre le régime tsariste. À la fin du XIX^e siècle, alors que les mouvements d'indépendance nationale divisaient Lituanien et Polonais, la majorité des Samogitiens (mais pas tous) se sont rangés du côté lituanien. Reste que deux Polonais d'origine samogitienne ont joué un rôle considérable dans l'histoire de la Pologne : Józef Piłsudski, dictateur polonais de l'entre-deux-guerres, et Gabriel Narutowicz, le premier président de la Pologne indépendante.

HINSEY : *Le mouvement national lituanien occupe une place centrale dans le destin de votre grand-père. On peut difficilement comprendre sa vie sans évoquer les événements historiques. Pourriez-vous nous parler du renouveau de la langue lituanienne au XIX^e siècle ?*

VENCLOVA : C'est une histoire longue et complexe. Czesław Miłosz et d'autres ont souvent comparé la Pologne à l'Angleterre et la Lituanie à l'Irlande (bien que, sans doute, elle soit plus proche encore de l'Écosse). Tout d'abord, il faut souligner que la Lituanie médiévale était païenne – la dernière région non christianisée d'Europe. Au XIII^e et XIV^e siècles, ces païens

belliqueux ont réussi à fonder un État puissant avec Vilnius pour capitale : le grand-duché de Lituanie. Son territoire recouvrait l'actuelle Biélorussie, une grande partie de l'Ukraine, ainsi que la Russie occidentale, atteignant presque les faubourgs de Moscou. Les régions slaves ont adopté la religion orthodoxe, originaire de Byzance. Ces populations-là étaient en général plus civilisées que le « noyau » païen autour de Vilnius.

Les langues slaves – russe, biélorusse, ukrainien, polonais – sont très proches ; en revanche, le lituanien s'en distingue autant que le gaélique de l'anglais. Cette langue est totalement incompréhensible pour tout étranger qui ne l'a pas sérieusement étudiée. Il s'agit bien d'une langue indo-européenne, ce qui signifie qu'elle a des points communs avec les langues slaves et la plupart des autres langues européennes ; toutefois, son vocabulaire et sa structure grammaticale sont restés fort archaïques. Si je ne fais erreur, le linguiste français Antoine Meillet a constaté que le lituanien était comparable au latin préclassique du III^e siècle av. J.-C. À l'époque médiévale, il ne possédait pas encore de forme écrite. La langue officielle du grand-duché était le slave oriental (ou vieux slave) : alors que le noyau païen continuait à parler lituanien, les classes dirigeantes utilisaient le vieux slave comme une sorte de code secret, pour les occasions où les Lituniens ne voulaient pas être compris par des étrangers.

HINSEY : *Cette situation allait toutefois changer à la fin du XIV^e siècle...*

VENCLOVA : Oui, c'est à ce moment-là que la Lituanie a conclu une union dynastique avec la Pologne. Dorénavant, la Lituanie est considérée – au même titre que l'Écosse – comme la partie la plus « sauvage », la plus romantique du royaume : un pays de forêts primaires habité par un peuple vaillant, mais peu civilisé. La Pologne a réussi à convertir les païens lituniens (un défi que les chevaliers Teutoniques n'avaient pas pu relever), et le polonais est devenu leur langue officielle, remplaçant le vieux slave. La noblesse – qui, en règle générale, maîtrisait le slave – est passée sans problème au polonais. Cela a été le cas des ancêtres de Miłosz, devenus « Lituniens polonophones », à l'instar de milliers de familles de la petite

noblesse. Même si des livres imprimés en lituanien ont fait leur apparition au XVI^e siècle, la langue est restée l’idiome des villageois (et parfois, des membres démunis de la petite noblesse). Au XIX^e siècle, le lituanien a bien failli disparaître, de même que le gaélique ou le gallois. Vilnius, qui s’appelait alors Wilno, à la polonaise, était, comme Édimbourg, une ancienne capitale avec sa propre histoire et ses traditions, tout en faisant partie d’une communauté d’États¹.

HINSEY : *Et pourtant, la langue lituanienne a survécu – contre vents et marées, insurrections et partages...*

VENCLOVA : Oui, et comment ! Mais je vous propose de revenir un peu en arrière : en 1795, la communauté d’États polono-lituanienne, en déclin, est partagée entre les trois puissances continentales (Prusse, Autriche et Russie). La Lituanie se retrouve alors sous régime russe – lequel était plus dur que celui des Prussiens ou des Autrichiens. Au XIX^e siècle, il y a eu deux insurrections contre le tsar russe, en 1831 et en 1863, dont l’objectif était de restaurer la République des Deux Nations. Les Lituanien ont participé vaillamment aux deux révoltes, sans faire de distinction entre eux-mêmes et les Polonais. La seconde insurrection s’est terminée dans un bain de sang... Afin d’éviter que cela ne se reproduise, les autorités tsaristes ont décidé de « russifier » les paysans lituaniens (selon le discours officiel, ces villageois loyaux et naïfs, qui avaient été induits en tentation par la perfide noblesse polonaise, méritaient un meilleur sort). Entre-temps, le vieux lituanien avait fini par se créer une niche littéraire – on composait des poèmes, des récits et même des traités dans cet idiome –, bien que cela demeurât une sorte de curiosité locale et que ces œuvres ne fussent que rarement publiées.

HINSEY : *Était-ce lié à ce qu’on appelait l’« interdiction de la presse » ?*

VENCLOVA : Disons que le terme « interdiction de la presse » n’est pas tout à fait approprié. Les autorités russes

1. Connue sous le nom de « République des Deux Nations ». (N.d.T.)

n'interdisaient pas expressément la publication d'ouvrages lituaniens ; en revanche, elles avaient imposé l'utilisation du cyrillique à la place de l'alphabet latin. Cette décision, sans doute l'une des plus contre-productives de l'histoire, a été perçue par les paysans, à juste titre, comme une attaque à peine voilée contre leur foi catholique et leur identité. Les livres lituaniens en cyrillique ont été boycottés (devenant rapidement des raretés). Cependant, quelques prêtres et intellectuels ont réussi à créer des maisons d'édition en Allemagne (non pas dans le Memelgebiet, mais dans la ville voisine de Tilsit), ce qui permettait d'introduire clandestinement des livres et des journaux en caractères latins prohibés en Lituanie – où les gens les lisaient avidement, bien que cela constituât une offense punissable. Cette interdiction est restée en vigueur pendant quarante ans, de 1865 à 1904. Vers la fin de cette période, on a vu un corpus littéraire de langue lituanienne en constante augmentation, sans parler de l'effervescence intellectuelle et de la vie politique naissante.

HINSEY : *Ces aspirations nationales faisaient sans doute partie d'un contexte plus large ?*

VENCLOVA : Oui, tout cela était étroitement lié aux mouvements nationaux du XIX^e siècle en Europe de l'Est, entraînant la renaissance de langues comme le tchèque, le finnois, le letton, etc. Reste que le lituanien s'est développé dans des conditions beaucoup plus difficiles. Là encore, il est tentant d'établir un parallèle avec la renaissance du gaélique en Irlande. En lisant Yeats et Joyce, j'ai été frappé par des ressemblances évidentes : le même amour d'un langage archaïque, insolite, préservé surtout dans des villages isolés, le même goût pour la mythologie locale – le passé lointain et ses héros semi-divins. En un mot, le romantisme. Il existe d'autres analogies : la Lituanie était un pays fortement catholique, comme l'Irlande, plutôt pauvre et possédant, dès la fin du XIX^e siècle, une vaste et influente diaspora aux États-Unis. On peut toutefois dire, me semble-t-il, que le renouveau lituanien a mieux réussi que son pendant gaélique : il a conduit non seulement à l'établissement d'une république indépendante (en 1918), mais aussi à la renaissance complète de la langue lituanienne, à

présent langue maternelle de trois millions de personnes – moi y compris.

HINSEY : *Pourtant, tout cela ne s'est pas accompli sans une résistance considérable.*

VENCLOVA : Vous avez raison, le mouvement a eu de puissants adversaires : non seulement les autorités tsaristes, mais aussi une part importante de l'opinion publique, opposée aux « litwomaniacs » ou lituanophiles. Quand bien même ils parlaient exclusivement le polonais, les habitants de Vilnius et des environs se considéraient comme Lituaniens ; il leur arrivait même de regarder avec mépris les Polonais de Varsovie ou de Cracovie : les plus grands patriotes et poètes polonais – au premier rang desquels Adam Mickiewicz – ne venaient-ils pas de Lituanie ? Cependant, leur identité n'étant à leurs yeux qu'une variante locale de l'identité polonaise, ils n'avaient aucune intention d'apprendre un idiome ancien et « barbare » (et, qui plus est, très difficile), ou de chercher à créer un État indépendant de la Pologne. Miłosz a toujours affirmé qu'il était un de ces Lituaniens polonophones, « le dernier citoyen du grand-duché ». Il sympathisait avec le mouvement lituanien et avait quelques connaissances de la langue – en cela, il était une exception (pour cette raison, certains Polonais l'ont traité de félon, allant jusqu'à exprimer leur colère lors de ses funérailles).

HINSEY : *Avec l'essor des mouvements d'indépendance polonais et lituaniens, le destin de Vilnius était devenu incertain...*

VENCLOVA : Au XIX^e siècle, la séparation des mouvements nationaux polonais et lituanien a provoqué un conflit politique aigu. Lorsque les deux pays ont réussi à ressusciter leurs États indépendants respectifs au lendemain de la Première Guerre mondiale, ils étaient pratiquement revenus à leur configuration prédynastique. Cela dit, Vilnius, l'ancienne capitale de la Lituanie, a été attribuée à la Pologne, plus puissante et aristocratique, dans la mesure où la majorité de ses habitants se considéraient comme des Polonais. La ville de Kaunas, où l'on parlait lituanien, est devenue la nouvelle capitale de la

république de Lituanie. Selon la Constitution lituanienne, toutefois, c'était là une mesure temporaire : Vilnius devait être reconquis. Afin de mieux comprendre cette situation, imaginez une Irlande indépendante (et parlant le gaélique) ayant pour capitale provisoire Galway, tandis que Dublin, ville anglophone, demeure sous régime anglais. Étant donné la taille et la puissance de la Pologne, toute lutte pour reconquérir Vilnius semblait vaine. Pourtant, en 1939, les Litoniens ont pu récupérer leur capitale – ce qui constitue peut-être l'un des événements les plus inespérés de cette période.

HINSEY : Revenons à présent à l'époque de votre grand-père et à son lien avec le mouvement d'indépendance lituanien : en ces questions d'allégeance, quel camp Merkelis Račkauskas avait-il choisi ?

VENCLOVA : Mon grand-père s'était rangé du côté des Litoniens – mais pas immédiatement. Comme je l'ai dit auparavant, il était né dans une famille lituanienne où l'on préférait parler le polonais. Son père, l'organiste du village, appartenait à la petite noblesse, tandis que sa mère était une vraie aristocrate. Mon grand-père avait un don pour la musique. Dans mon enfance, il m'a amené à la cathédrale de Kaunas où il aimait jouer de l'orgue – avec la permission de l'organiste, qui était un ami. Dès la Première Guerre mondiale, toutefois, Melchior Raczkowski avait pris parti pour le mouvement lituanien (et par conséquent pour la langue lituanienne). Pendant l'« interdiction de la presse », il a composé un poème patriotique (assez médiocre, à vrai dire) pour une revue clandestine ; par la suite, il a activement contribué aux cercles intellectuels du pays.

Comme il sied à un membre de la petite noblesse, Merkelis savait bon nombre de choses sur ses ancêtres, réputés pour leur longévité : son arrière-grand-père Martynas Račkauskas (né en 1770, au temps de l'union avec la Pologne en un État indépendant, donc avant l'occupation russe) était décédé à l'âge de cent cinq ans. Juozapas, un fils de Martynas (qui avait participé à l'insurrection de 1831) avait vécu jusqu'à l'âge de cent deux ans. Et tout à l'avenant. Soit dit en passant, ma mère a hérité de leurs gènes : elle est morte en 2007, après son quatre-vingt-quinzième anniversaire. Peu de temps avant

son décès, parfaitement lucide, elle a accordé une interview à un magazine de Vilnius.

HINSEY : *L'éducation de Merkelis ayant commencé avant la Première Guerre mondiale, il avait eu l'occasion de croiser quelques savants illustres, comme il aimait à le souligner...*

VENCLOVA : C'est juste. Merkelis, pour l'essentiel, s'est fait lui-même. En dépit de conditions défavorables, une fois obtenu son diplôme du lycée (à l'époque, l'enseignement y était dispensé en russe), il s'est inscrit à la prestigieuse université de Saint-Pétersbourg. Pendant la période soviétique, il a rédigé un récit très complet sur son enfance et sa première jeunesse, qu'il a cherché à faire paraître. La censure ne voyait toutefois pas l'utilité de publier un livre relatant les aventures d'un pauvre garçon qui avait grandi parmi des propriétaires terriens et des curés du village comme tirés d'un roman de Gogol (le pire étant la description de son initiation sexuelle, alors jugée beaucoup trop crue). Ses mémoires n'ont été publiés plusieurs décennies après sa mort ; ils ont connu un certain succès dans les années 1990. Je me souviens d'une histoire – non relatée dans les mémoires et sans doute un peu embellie – qu'il aimait raconter dans mon enfance. À Saint-Pétersbourg, il avait essayé de s'inscrire à un cours donné par Mendeleïev, l'un des chimistes les plus célèbres de tous les temps ; il y avait cependant renoncé, n'ayant pu trouver de place tant la salle était bondée. Ensuite, il s'était rendu au cours de physiologie de Pavlov – non moins illustre que Mendeleïev –, mais la cohue l'avait davantage encore découragé. Finalement, arrivé dans une salle où un professeur donnait un cours sur Perse – un satiriste latin extrêmement difficile – à deux étudiants seulement, il y était resté. Plus tard, il avait continué ses études à l'université d'Odessa et obtenu une licence en langues classiques.

HINSEY : *En ce temps-là, les Litvaniens étaient soumis à des restrictions dans l'exercice de leur profession. Est-ce la raison pour laquelle votre grand-père, muni de son diplôme, n'a pas enseigné en Lituanie ?*

VENCLOVA : Selon les lois de la Russie prérévolutionnaire, les Litvaniens instruits ne pouvaient être employés dans leur pays

natal (à l'exception des curés catholiques – ce qui explique en partie leur importance dans le mouvement national lituanien). Par conséquent, Merkelis Račkauskas (ou Melchior Raczkowski, comme il écrivait alors son nom) est devenu enseignant dans un lycée de la ville de Bolgrad, près d'Odessa. Il avait alors déjà épousé ma future grand-mère, Helena Łatyńska, membre de la petite noblesse polono-ukrainienne (d'une famille appauvrie, elle aussi), née à Krivin, village proche de Kiev. Ils ont eu trois enfants : Witold (Vytautas, en lituanien), Eliza et Maria. Maria est devenue une peintre impressionniste et une artiste lituanienne assez connue au xx^e siècle. Et Eliza est devenue ma mère.

Je dois avouer que je n'ai commencé que récemment à m'intéresser à la généalogie, envers laquelle j'étais assez indifférent dans ma jeunesse. Ainsi ai-je par exemple visité Bolgrad et même Krivin (qui se trouvent tous deux dans l'Ukraine actuelle). Le lycée de Bolgrad est toujours là : un édifice assez remarquable de l'ère tsariste, pourvu d'un petit musée dédié à son histoire. Je n'y ai toutefois découvert aucune trace de mon grand-père – hormis un vieux buste d'Hérodote qu'il a peut-être montré à ses étudiants durant ses cours. Je n'ai pas pu retrouver la maison natale de ma mère, bien qu'elle existe sans doute encore. Krivin est un grand village défiguré par la collectivisation stalinienne – je doute que ma grand-mère Helena l'eût reconnu aujourd'hui.

HINSEY : *Après 1917, la situation en Russie est devenue très instable – comment cela a-t-il affecté vos grands-parents ?*

VENCLOVA : Immédiatement après la révolution d'Octobre, cette partie de la famille a quitté le sud de l'Ukraine pour s'installer en Lituanie. Sage décision puisque, selon les critères européens, la vie en Lituanie était relativement normale (sinon prospère), tandis que la vie dans la future URSS était assez précaire, pour ne pas dire plus. Le voyage depuis Bolgrad a pris plusieurs semaines. C'était une entreprise aventureuse que de traverser la campagne en pleine révolution avec trois petits enfants, à bord de trains avançant très lentement – on peut s'en faire une image en lisant Babel, Pilniak et d'autres écrivains soviétiques de cette époque. Ma grand-mère nous

racontait diverses histoires à ce sujet – certaines drôles, d'autres glaçantes. Ayant finalement franchi la frontière lituanienne et connu quelques complications supplémentaires, ils se sont installés à Kaunas.

HINSEY : *C'est à ce moment-là que votre grand-père a commencé à donner des cours à l'université de Kaunas ?*

VENCLOVA : Oui, c'est en tant que Merkelis Račkauskas que mon grand-père est devenu professeur de langues classiques à l'université de Kaunas récemment fondée. Ayant obtenu la citoyenneté lituanienne (après la révolution, on pouvait choisir entre les citoyennetés soviétique et lituanienne), toute la famille s'est mise à parler lituanien à la place du polonais. Sa vie durant, ma grand-mère Helena s'est exprimée en lituanien avec un fort accent, et quant aux lectures elle se cantonnait aux classiques polonais, surtout Sinkiewicz (une sorte de Walter Scott polonais) ; en revanche, mon oncle Vytautas et ses sœurs sont devenus lituaniens *stricto sensu*. La famille a construit une maison avec jardin dans un faubourg de Kaunas. On pourrait la comparer à celle d'un professeur aux États-Unis, mais dépourvue d'eau courante (on utilisait des seaux et des cuvettes ; les toilettes se trouvaient dans la cour). Il y avait toutefois un téléphone – une rareté à l'époque ; la famille avait dû fournir poteaux et câbles à ses propres frais.

HINSEY : *De fait, l'université de Kaunas allait jouer un rôle important dans la vie de vos parents, également...*

VENCLOVA : Dans les années 1930, alors qu'elle étudiait dans cette même université, ma mère Eliza est tombée amoureuse d'un écrivain de gauche, mon futur père. Ils se sont mariés. De son côté, Maria, la sœur cadette de ma mère – qui étudiait à l'École des beaux-arts de Kaunas – a épousé un autre écrivain, nommé Petras Cvirka, ami de mon père. Plusieurs années avant leurs mariages respectifs, les deux amis avaient coédité la revue littéraire *Trėčias Frontas* (« Troisième front »). Une entreprise « rougeâtre », indéniablement, que la censure avait interdite après le cinquième numéro... ce qui n'avait fait qu'augmenter sa réputation. Ainsi, Merkelis – homme de gauche mais non

procommuniste – est-il devenu « le beau-père de deux bolcheviks ». Entre 1941 et 1944, alors que les nazis occupaient la Lituanie, ce fait l'a mis dans une situation dangereuse. Il a perdu son poste à l'université et a dû retourner enseigner au lycée. Il n'avait jamais été abstinent, mais là, il s'est mis à boire sérieusement. Il a tout de même réussi à garder sa maison, et ses problèmes se sont atténués avec le retour des Soviétiques en 1944. Il a été réintégré en tant que professeur, mais par la suite les nouvelles autorités ont procédé à la fermeture de l'université de Kaunas : une règle stipulait que chacune des républiques soviétiques – à l'exception de l'Ukraine, en raison de sa grande taille – ne devait posséder qu'une seule université, laquelle devait se trouver dans la capitale – donc, à Vilnius pour la Lituanie. Bon, Vilnius se situant à moins de cent kilomètres de Kaunas, il était possible de faire les trajets en train ou en voiture (encore que celle-ci ait été un luxe inaccessible au début de l'ère soviétique).

HINSEY : *Comment votre grand-père réagissait-il à ces changements ?*

VENCLOVA : Merkelis, ou « Telè », comme je l'appelais aussi, avait un esprit très indépendant ; il a donc adopté une attitude assez ironique envers le pouvoir en place. Son occupation anachronique de professeur de langues classiques lui permettait de garder ses distances par rapport au marxisme et à tout ce qui y était associé. Malgré tous leurs efforts, les autorités ne pouvaient appliquer les règles staliniennes à l'*ut consecutivum* ou à *passer mortuus est meae puellae* sans se ridiculiser. Sous régime soviétique, le latin a été éliminé du curriculum des lycées, mais l'université a pu conserver une petite niche pour l'enseignement des langues classiques. Telè m'a appris les rudiments du latin et même du grec. Je me souviens de ses paroles : « En principe, le grec est plus facile que le latin : on peut le maîtriser en deux ans ; mais après, il faut apprendre les verbes se terminant en *-mi*, ce qui prend encore trois années supplémentaires. » Aujourd'hui encore, je suis en mesure de lire Catulle et Ovide (Horace est plus compliqué) et de déchiffrer un extrait d'Homère, quoique non sans effort.

Dans ma prime jeunesse, mon grand-père m'a offert une édition de *L'Odyssée* utilisée dans les lycées tsaristes et dotée de

commentaires abondants. Des expressions latines agrémentaient notre parler quotidien : certaines, pas toujours convenables, avaient à mon avis été inventées par mon grand-père. Il savait également composer des poèmes burlesques en lituanien ou en polonais. Pour finir, il était un bon joueur d'échecs – ayant appris cet art à Odessa, ville dont proviennent quelques-uns des plus grands maîtres russes. Mon cousin Andrius a conservé le petit échiquier aux minuscules pions en ivoire et en acajou, un souvenir de cette époque. Le système sinistre dans lequel se sont déroulées mes premières années d'école et d'université a été supportable tant que mon grand-père était de ce monde. Il représentait un lien vivant avec des temps plus cléments : non seulement avec la Lituanie d'avant-guerre ou la Russie d'avant la révolution, mais avec les Lumières, la Renaissance et l'Antiquité.

HINSEY : Votre grand-père était également un excellent traducteur. Dans quelle mesure cette activité était-elle liée à l'évolution de la culture lituanienne de l'entre-deux-guerres ?

VENCLOVA : Dans l'entre-deux-guerres, la République lituanienne s'est efforcée de développer une culture dans sa propre langue. Cet idiome était à la fois ancien et très jeune : il fallait pratiquement le créer à partir d'un mélange de dialectes (dont le samogitien) pour pouvoir établir une langue « standard ». Le lituanien n'avait alors qu'une tradition littéraire éparse (même si on trouve quelques excellents poètes et prosateurs aux XVIII^e et XIX^e siècles). Le marché du livre était encore restreint, puisqu'il n'y avait que trois millions de personnes parlant le lituanien, dont de nombreux illettrés. Pour ces gens et leurs enfants, il fallait rendre accessible en lituanien l'ensemble de la littérature mondiale : d'Homère à Dante, Shakespeare, Goethe et Tolstoï, sans oublier les auteurs nationaux écrivant en polonais, tel Mickiewicz. C'était un devoir patriotique, un exercice créatif et, indubitablement, un immense plaisir – comparable peut-être à la renaissance de l'hébreu en Israël.

Parmi les auteurs traduits par mon grand-père figuraient Érasme, Lucrèce et Platon. Pour ce qui est de Platon, il avait un grand rival en la personne d'Antanas Smetona, le président de la Lituanie, qui connaissait le grec et rêvait d'établir une

république philosophique dans son propre pays. À mes yeux, les traductions de Telé étaient toutefois meilleures. Je me souviens d'avoir ri aux éclats en lisant, dans le jardin de mon grand-père, la plus amusante des pièces de Plaute, *Les Ménechmes* – qui a servi de source à Shakespeare pour *La Comédie des erreurs*. Bien des années plus tard, dans la ville albanaise de Durrës, je suis tombé sur un amphithéâtre antique perdu dans un labyrinthe de ruelles sales, mi-orientales, mi-socialistes. Ce lieu a éveillé en moi des souvenirs évanescents. Soudain, je me suis rappelé que l'action des *Ménechmes* avait lieu à Durrës (connu alors sous le nom d'Épidamne) et que la pièce avait peut-être été jouée sur la scène de ce même théâtre. Mon poème « Hommage à Shqipëria » évoque cette expérience : il m'a été directement inspiré par les vers de latin préclassique traduits par mon grand-père en collaboration avec un poète lituanien mineur.

HINSEY : *Par la suite, qu'est-il advenu de votre grand-père ?*

VENCLOVA : Une des lubies de Telé était franchement dangereuse. Nous savions qu'il gardait un pistolet dans un tiroir fermé à clé. C'était là un secret de famille important, car la possession non autorisée d'une arme pouvait se solder par une lourde peine de prison ou même par la peine capitale – du moins sous Staline. Comment avait-il obtenu ce pistolet ? Il semble qu'il l'ait reçu d'un officier russe (ou allemand ?) en échange d'un morceau de saindoux, à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Après la mort de Staline, il l'a utilisé une ou deux fois lors d'occasions spéciales, par exemple le soir de la Saint-Sylvestre. Il a tiré depuis notre véranda, mais ce coup de feu isolé est passé inaperçu parmi d'autres, identiques ; des militaires soviétiques, nombreux à Kaunas, tiraient également depuis les vérandas voisines. En janvier 1968, le jour de ses quatre-vingt-trois ans, il a vidé une bouteille de cognac dans son cabinet de travail puis s'est donné la mort. Par une étrange coïncidence, je me trouvais à Kaunas au même moment (pas dans sa maison, toutefois), en chemin vers Palanga, station balnéaire au bord de la mer Baltique – où séjournait Joseph Brodsky après qu'il avait été quitté par son amie Marina. Le lendemain, je suis rentré chez moi depuis Palanga pour consoler

ma mère et d'autres membres de la famille. Ma mère m'a alors confié que Merkelis, inquiet par suite de la découverte de ce qu'il suspectait être les symptômes d'un cancer de la prostate, avait sans doute voulu éviter de peser sur les siens. L'autopsie n'a cependant révélé aucune trace de cancer. Il aurait donc pu continuer à vivre encore vingt ans, voire davantage, comme ses ancêtres...

2

Les Soviétiques

1939-1941

HINSEY : *Pourriez-vous tout d'abord parler de la situation de votre famille juste avant la première occupation de la Lituanie par les Soviétiques ?*

VENCLOVA : J'ai déjà mentionné que nous avons déménagé de Klaipėda à Kaunas. Comme Petras Cvirka et ma tante Maria habitaient déjà dans la maison de mon grand-père, nous avons loué à la famille d'un autre professeur un petit bâtiment annexe situé à deux pas de là. Mon père, qui avait retrouvé un poste d'enseignant dans un lycée, allait perdre son emploi au début de 1940 à cause d'un poème pacifiste et modérément prosoviétique qu'il avait fait paraître dans la presse littéraire. Ce texte avait attiré l'attention du président Smetona en personne, qui avait téléphoné au ministre de l'Éducation afin que des mesures fussent prises à l'encontre de cet auteur politiquement suspect. (C'était là une pratique courante dans la Lituanie autoritaire, alors que le pays était loin d'être fasciste – même si les staliniens le considéraient comme tel.) Plus tard, mon père a retrouvé du travail dans un journal de gauche, mais notre famille était aux abois.

HINSEY : *À la veille de la guerre, la Lituanie indépendante se trouve dans une situation peu enviable...*

VENCLOVA : La Lituanie n'avait pas de relations diplomatiques avec la Pologne en raison du statut de Vilnius. L'Allemagne nazie, sa voisine à l'ouest, constituait une menace réelle. En 1938, le gouvernement polonais avait exigé l'instauration immédiate de relations diplomatiques, ce que les Litvaniens considéraient comme un ordre de renoncer à toute prétention à la capitale. Après quelques hésitations, le gouvernement lituanien a toutefois cédé, n'ayant pratiquement aucune alternative, puisqu'une guerre entre la Pologne et la Lituanie se serait soldée par une défaite lituanienne. Ensuite, Hitler a réclamé Klaipėda et le territoire de Memel – et comme il aurait facilement pu écraser le pays en quelques jours, le gouvernement a compris que toute résistance était vaine. Ces deux calamités ont eu un impact psychologique colossal sur la population. Il faut rappeler que le président Smetona était arrivé au pouvoir à la suite d'un coup d'État ; il avait établi un régime autoritaire, gouvernait sans Parlement et était détesté par une grande partie de la population. À ce moment précis, il est apparu impuissant, à la merci des grands pays voisins. Dans l'imaginaire national, Vilnius était le cœur de la Lituanie, et Klaipėda – l'unique port lituanien – ses poumons. Il était peu probable que le pays pût survivre sans ces deux villes.

HINSEY : *Cela donne une idée de la complexité des relations géopolitiques d'avant-guerre, y compris avec l'Union soviétique.*

VENCLOVA : Oui, à la lumière de la situation, l'Union soviétique n'était pas la pire des solutions, du moins pour certains. Tout d'abord, elle n'avait aucune frontière commune avec la Lituanie (celle-ci est apparue après le démantèlement de la Pologne, partagée entre le III^e Reich et l'URSS selon les termes du pacte Molotov-Ribbentrop). En outre, l'Union soviétique appuyait la position de la Lituanie concernant Vilnius, ne fût-ce que parce que la Russie était l'ennemi juré de la Pologne. Bien entendu, les Soviétiques étaient brutaux, mais l'étendue réelle de leurs crimes n'était pas encore connue en Lituanie, ni dans d'autres pays européens. Ceux qui tentaient d'alerter l'opinion publique étaient rapidement écartés comme « partisans d'une cause perdue » ou « incorrigibles ».

réactionnaires ». Les personnes préoccupées par les conditions politiques et sociales (assez alarmantes) en Europe de l'Est avaient tendance à regarder le communisme comme une panacée – ni mon père ni Cvirka n'ont résisté à cette tentation. En Pologne, Miłosz a lui aussi été attiré par cette idéologie, du moins pendant un certain temps. Aussi bien mon père que Cvirka faisaient partie d'un groupe de personnalités de la culture lituanienne qui avaient visité l'Union soviétique dans les années 1930. On leur avait montré les habituels « villages Potemkine », et ils avaient quitté le pays convaincus que ce mode de vie constituait une alternative viable au capitalisme.

Du moins, ce sont là les raisons invoquées pour défendre les gens de gauche de l'entre-deux-guerres qui ont succombé au communisme dans sa version stalinienne. À cette époque, ce raisonnement pouvait aussi paraître convaincant pour les Occidentaux ou les Américains ; cependant, ces derniers n'ont jamais connu la réalité du régime soviétique que la Lituanie et les deux autres États baltes ont subi. (La Lettonie et l'Estonie, plus petites, étaient un peu plus prospères et démocratiques ; en revanche, leur expérience ne différait guère de celle de la Lituanie.)

HINSEY : Vous venez d'évoquer le pacte Molotov-Ribbentrop. Comme ce traité va avoir de lourdes conséquences pour la Lituanie et pour votre père, peut-être serait-il bien d'en dire un peu plus ?

VENCLOVA : Le pacte, signé fin août 1939 par l'Allemagne et l'Union soviétique, comportait un protocole secret, comme tout le monde le sait. (N'oublions pas, toutefois, que les Soviétiques en ont nié l'existence avec véhémence jusqu'à l'ère Gorbatchev.) Selon ce protocole, la Pologne était partagée entre les « sphères d'influence » nazie et soviétique (cette division territoriale ressemblait à la partition de 1795, mais était plus brutale, comme il seyait à un âge plus brutal). La Lettonie et l'Estonie devaient être assignées à Staline, tandis que la Lituanie, disposant d'une frontière commune avec l'Allemagne, allait échoir à Hitler. C'est alors que l'ambassadeur allemand à Kaunas a proposé un scénario selon lequel, en échange d'une alliance militaire avec l'Allemagne, les Litvaniens reprendraient Vilnius avec le soutien de l'armée

allemande avançant vers la victoire. Ils auraient donc marché sur leur capitale pour la reprendre des mains des Polonais – déjà affaiblis par l'écrasante supériorité militaire allemande.

HINSEY : *Comment la Lituanie indépendante a-t-elle accueilli cette proposition ?*

VENCLOVA : Fort sagement, le président Smetona l'a refusée (bien que, dans certains cercles politiques, des sympathisants nazis lituaniens l'eussent considérée comme une aubaine). Après cet affront, Hitler a renoncé à traiter la Lituanie comme un allié potentiel et a donné le pays à Staline en échange d'une province et demie en Pologne (la voïvodie de Lublin et celle de la Varsovie orientale). Une fois le partage de la Pologne entre Allemagne et URSS effectué en septembre 1939, Staline a pris Vilnius et l'a généreusement offert à la Lituanie – qui était alors encore indépendante et neutre. Une décision cruciale qui a survécu à Staline et même à l'Union soviétique : Vilnius demeure jusqu'à ce jour une partie de la Lituanie, en tant que capitale du pays.

HINSEY : *Nous avons tendance à croire que la Lituanie avait déjà perdu son indépendance à la suite de la campagne de septembre 1939.*

VENCLOVA : Oui, même si ce n'est pas exact, bien entendu. Bien que la guerre eût commencé en Pologne, la Lituanie a connu, à l'instar de la Lettonie et de l'Estonie, un minimum d'indépendance durant neuf mois encore. En octobre 1939, Staline a sollicité la permission d'établir des bases militaires dans ces trois pays, au prétexte de les protéger, ainsi que l'URSS, des agressions de l'Occident et, plus généralement, des aléas de la guerre. Inutile de préciser que sa requête a été exaucée. La pression du nouvel allié soviétique était telle que l'on ne pouvait que céder à ses demandes. Certains espéraient que les conditions supportables d'alors puissent se prolonger, ils priaient pour cela. D'autres se préparaient secrètement à fuir, tandis que les communistes lituaniens, une minorité négligeable, attendaient impatiemment l'occupation soviétique totale et définitive.

HINSEY : *Cette situation va radicalement changer en juin 1940.*

VENCLOVA : Oui, car c'est alors que Staline envoie un ultimatum à la Lituanie, exigeant l'accès pour un nombre illimité de troupes soviétiques et un changement de gouvernement. Des demandes identiques sont adressées à la Lettonie et à l'Estonie. Comprenant que toute résistance est inutile, le gouvernement lituanien capitule. Smetona, qui s'y oppose, est mis en minorité pour la première et dernière fois de son règne. Il s'enfuit, d'abord en Allemagne, puis aux États-Unis – décision providentielle puisque les présidents letton et estonien, restés dans leurs pays respectifs, vont se retrouver dans des camps de détention. Cette prise de pouvoir rappelle fortement l'invasion de la Tchécoslovaquie par Hitler en mars 1939, et a clairement suivi ce modèle. Bien que, techniquement, il se soit agi davantage d'une annexion que d'un état de guerre, cette situation allait profondément affecter notre famille.

HINSEY : *Votre père est étroitement impliqué dans ces événements. Pouvez-vous m'en dire plus ?*

VENCLOVA : Le nouveau gouvernement lituanien, installé par les Soviétiques, se composait de personnes opposées au régime de Smetona : d'une part, de libéraux respectables qui ne comprenaient pas nécessairement tout ce qui se jouait, d'autre part, de communistes qui, eux, le comprenaient fort bien. Mon père, âgé de trente-quatre ans, se trouvait alors en Estonie comme représentant de l'Union des écrivains lituaniens. Le 17 juin 1940, dans le train de Tallinn à Kaunas, il apprend en lisant un journal qu'il vient d'être nommé ministre de l'Éducation (cela est sans doute dû en partie à sa réputation acquise dans les cercles de gauche après son licenciement en tant qu'enseignant). Après quelques hésitations, il accepte le poste : d'autres membres du gouvernement lui font d'ailleurs comprendre que toute tergiversation est exclue. Désormais, toutes les écoles de Lituanie, l'université, les théâtres, etc., se trouvent sous son autorité – en théorie, bien sûr. (Son ami et beau-frère Petras Cvirka n'a pas obtenu de poste au gouvernement, mais il a néanmoins salué le nouveau régime.) En l'espace d'un mois et demi, la Lituanie, devenue une république soviétique classique,

est absorbée par l'URSS. Mon père s'est rendu à Moscou en compagnie d'autres membres du gouvernement pour la signature officielle des documents nécessaires. Lui et un petit groupe de personnalités publiques de Lituanie sont alors invités à rencontrer Staline. Cette entrevue a duré plusieurs heures.

Nous allons certainement revenir sur ces faits plus tard. C'est une histoire triste et plus complexe qu'il n'y paraît. Quoi qu'il en soit, mes premiers souvenirs datent de cette année-là (j'ai fêté mon troisième anniversaire le 11 septembre 1940, donc un mois après l'annexion soviétique).

HINSEY : Prenons, si vous le voulez bien, un moment pour évoquer vos premiers souvenirs de cette période.

VENCLOVA : Comme beaucoup de gens, je n'arrive guère à fixer mon tout premier souvenir. Étaient-ce les funérailles du vieux Pranas Mašiotas, un auteur pour enfants aimé par des générations de lecteurs ? Sa dépouille était exposée au ministère de l'Éducation, et on m'y avait amené pour que je puisse lui dire adieu. Ou s'agissait-il d'un grand rassemblement lors duquel mon père avait pris la parole, parmi d'autres orateurs ? Je parviens à me remémorer avec précision la foule, les drapeaux rouges, les portraits des leaders soviétiques. Cependant, il y a surtout un moment qui m'est resté en mémoire : mes parents devaient quitter la maison pour se rendre à une soirée, et, ne voulant pas voir ma mère partir, j'ai piqué une crise. On m'a dit alors que la bonne (nous avions déjà une bonne) allait me montrer les pigeons au grenier. Intrigué, je suis monté. Il n'y avait là-haut aucun oiseau, et lorsque je suis redescendu, mes parents étaient partis. Pour la première fois de ma vie, j'ai compris que l'on pouvait être trompé, et dès ce jour je me suis mis à détester le mensonge de tout mon cœur.

Mon premier souvenir important date de l'époque à laquelle nous avons déménagé à Vilnius. Après l'occupation soviétique, les différents ministères lituaniens étaient censés transférer leurs bureaux de Kaunas à Vilnius ; pourtant, en 1940, seul le ministère de l'Éducation avait suivi cet appel (Vilnius, presque exclusivement polonophone, n'était pas trop pressé de voir arriver les Lituaniens, pour ne rien dire des Soviétiques). Mon

père a obtenu un appartement dans un quartier agréable où se sont aussi installés d'autres nouveaux arrivants lituaniens – des subordonnés ou des amis à lui, le plus souvent.

Parmi ces amis, il y avait Kazys Boruta, qui mérite plus qu'une brève mention. Ancien camarade de classe de mon père, c'était également un écrivain de gauche ; dans les années 1920, il avait adhéré au parti illégal socialiste-révolutionnaire qui avait combattu le régime de Smetona par tous les moyens imaginables, y compris le terrorisme. Les communistes détestaient cordialement ces socialistes-révolutionnaires, et ces derniers leur rendaient la pareille. En 1926, Boruta s'est vu contraint de s'exiler à Vienne (la maison dans laquelle il y a vécu a récemment pu être localisée ; sans doute sera-t-elle ornée d'une plaque commémorative). Revenu en Lituanie, il a été emprisonné par Smetona, puis libéré. Il a survécu aux occupations soviétique et nazie, a fini dans une prison stalinienne en 1946 et a été libéré, en partie grâce à mon père. Je le connaissais bien et l'ai admiré dans ma jeunesse. Assez bon poète (traduit d'ailleurs en polonais par Miłosz), il était aussi un excellent auteur de fiction et surtout un homme très honnête, quoique naïf.

Il se trouve que Boruta avait une fille, Eglė (« sapin », en lituanien ; Eglė, une figure mythologique, est métamorphosée en arbre, comme Daphné), qui nous rendait souvent visite et jouait avec moi un jour sur deux. Âgée de sept ans, elle était protectrice et un peu arrogante. (Plus tard, elle est devenue une physicienne de renom.) Un jour, Eglė a décidé de m'apprendre à lire. Il me semble qu'elle était une pédagogue née. Pour commencer, elle m'a montré les lettres « m » et « a », puis a écrit le mot « mama ». Ensuite, elle a dit : « Maintenant, je vais écrire un autre mot : “Amérique.” » Mais au lieu d'« Amérique », elle a gribouillé « mama » encore une fois. Comme je vous l'ai déjà dit, j'étais très sensible à toute forme de tromperie. Je me suis écrié : « Non, c'est le même “mama” ! » Eglė a éclaté d'un rire approbateur. En un éclair avais-je ainsi saisi l'essentiel : plutôt que se concentrer sur les lettres séparément, il faut comprendre les mots entiers. Dès lors, j'ai appris très rapidement, réussissant bientôt à surprendre mes parents pendant une promenade dans Vilnius : avec une légère inquiétude, ils ont découvert que je pouvais

lire et comprendre les enseignes des magasins – « *kepykla* » (boulangerie), « *kirpykla* » (coiffeur), et tout à l’avenant. (En revanche, les enseignes en polonais ou en hébreu m’étaient totalement incompréhensibles, et je les sautais.)

Quoi qu’il en soit, je me suis mis à lire pratiquement tout ce qui me tombait sous la main, y compris les poèmes de Boruta, mais aussi *Antigone* et le *Décaméron* (qu’à l’évidence je ne comprenais qu’en partie). Mais ça, c’était un peu plus tard, quand j’avais déjà cinq ou six ans. À trois ans, je découvrais surtout les livres pour enfants de Mašiotas et d’autres auteurs. Aujourd’hui encore, je me souviens d’un livre que mon père m’avait offert – et que j’ai lu le premier jour de la guerre : il s’agissait d’une traduction en lituanien des histoires de l’*Oncle Remus*, qui est longtemps restée en ma possession, quoique en piteux état.

HINSEY : *Que savez-vous alors de la position de votre père et de la vie de vos parents ?*

VENCLOVA : Bien entendu, je ne savais presque rien de l’emploi de mon père ; pourtant, je me souviens encore d’avoir vu, dans un magazine pour enfants, son portrait à côté de ceux de leaders soviétiques : à l’âge de trois ans, j’en étais assez fier. Homme de gauche, il n’a pas adhéré au Parti communiste (il l’a fait seulement après la guerre), restant un compagnon de route typique, nullement exempt d’illusions libérales et « bourgeoises ». Évidemment, il n’était pas en son pouvoir d’agir sur le cours des événements. Lentement mais inexorablement, un régime stalinien strict, la censure, l’idéologie et la rhétorique stalinienne, ont été mis en place, engendrant un délabrement abject, l’ennui, l’uniformité (*Gleichschaltung*, comme on dit en allemand). La peur a commencé à s’installer, même si les premiers mois du régime soviétique ne laissaient pas encore prévoir les catastrophes à venir. Cela dit, plusieurs membres du gouvernement Smetona et de la vieille caste dirigeante (pas tous) ont été arrêtés, déportés en Sibérie et, pour certains, fusillés sans aucun semblant de procédure officielle (leurs arrestations et décès n’ont jamais été signalés). Bien qu’aucune exécution ni emprisonnement arbitraire ne soient jamais défendables, une telle violence était alors perçue par

certains, à gauche, comme une forme de revanche, puisque Smetona avait eu, lui aussi, l'habitude d'arrêter – et quelquefois d'exécuter – ses ennemis.

HINSEY : *Quel regard votre père portait-il sur cette évolution ?*

VENCLOVA : Je pense que mon père, de même que beaucoup de personnes de son entourage – et pas uniquement les gens de gauche –, a regardé cela comme le fruit d'un cas de force majeure. Il a cherché à se convaincre que tout n'était pas si mauvais (certains changements pouvaient même avoir un effet positif) et qu'un minimum de normalité pourrait être préservé. Je suis aussi enclin à croire qu'il a su se rendre utile durant ces premiers mois, même si son influence avait une portée limitée. On a par exemple inauguré de nouvelles écoles : bien qu'enseignant avant tout la doxa stalinienne, elles ont contribué à réduire l'analphabétisme (et les gens, une fois instruits, sont en principe capables de choisir leurs lectures). On peut aussi considérer la sécularisation du système scolaire comme appropriée à l'esprit démocratique. En revanche, les écoles réservées aux langues minoritaires (polonais, yiddish, etc.) ont été fermées.

Tout athée qu'il était, mon père a tenté de soutenir plusieurs prêtres catholiques ; il les a autorisés à enseigner le latin dans les écoles, ce qui était le meilleur moyen de survivre. Il y a eu aussi le cas de Juozas Miltinis, un acteur et metteur en scène qui s'était formé à Paris sous la direction de Charles Dullin (et qui était devenu l'ami d'Artaud, voire davantage). Il est revenu en Lituanie peu avant la prise de pouvoir soviétique. On pourrait prendre cela pour le comble de la malchance – mais mon père, qui connaissait bien Miltinis, l'a aidé à créer un théâtre à Panevėžys, une ville de province où la conformité idéologique était moins stricte. Miltinis est parvenu à rassembler une troupe d'acteurs jeunes et doués, et son théâtre a survécu à l'occupation nazie puis à la période soviétique qui a suivi, même si cela impliquait certains compromis moraux. Dans les années 1960 et 1970, c'était sans doute l'unique théâtre d'orientation occidentale en URSS. Miltinis mettait en scène des dramaturges quasi interdits tels que Strindberg et Dürrenmatt ; ses acteurs, connus pour avoir reçu une formation à l'européenne, sont

devenus des vedettes de cinéma dans toute l'Union soviétique. J'ai eu plusieurs fois le privilège de rencontrer cet éminent personnage et les membres de sa troupe.

HINSEY : *Les événements de cette période ont un impact majeur sur vos parents ; avez-vous des souvenirs du quotidien familial de cette époque ?*

VENCLOVA : Je ne me remémore que peu de choses de notre vie familiale durant la première occupation soviétique en 1940-1941. De plus, mes premiers souvenirs, comme ceux de beaucoup d'enfants, sont quelque peu idylliques. Dans mon cas, cependant, ils forment un contraste aigu avec les traumatismes de la guerre à venir. Durant cette période, notre quotidien de Vilnius est ponctué par de fréquentes visites à mon grand-père, dans sa maison de Kaunas. Nous avons des rapports amicaux avec Petras Cvirka, homme spirituel et plein d'entrain, à l'opposé de mon père qui était très calme. Cvirka écrivait alors de nombreux articles célébrant le nouveau système ; toutefois, le seul livre qu'il a publié – et qu'il m'a offert – était un excellent recueil de contes pour enfants (on le trouve encore en librairie). Tante Maria a mis au monde mon cousin Andrius, qui était donc tout petit au début de la guerre.

HINSEY : *Pourtant, ce « minimum de normalité » que vous avez évoqué trouvera une fin abrupte deux semaines avant l'invasion de l'URSS par l'Allemagne en juin 1941...*

VENCLOVA : Oui, ce qui s'est produit alors va changer l'attitude des Lituaniens pendant de longues années. Je n'avais pas encore quatre ans, à ce moment – j'en ai donc pris conscience bien plus tard, durant l'occupation nazie –, mais cela a été un véritable choc pour ma famille et pour tout un chacun. Pour la première fois depuis l'annexion de la Lituanie, le régime stalinien a montré son vrai visage. Le 14 juin 1941, dès les premières lueurs de l'aube, la police secrète, assistée par des activistes communistes locaux, s'est rendue dans des milliers de foyers. Les familles ciblées disposaient d'une heure pour préparer quelques affaires de base ; ensuite, elles ont été rassemblées dans des camions, emmenées vers les gares et entassées

dans des wagons à bestiaux – les hommes étant séparés des femmes et des enfants. Ces déportations, totalement inattendues, ont duré deux ou trois jours. Les personnes transportées dans les wagons à bestiaux appartenaient principalement (mais pas exclusivement) à l'élite nationale : enseignants, officiers de l'armée, fonctionnaires, membres du clergé, paysans fortunés (et moins fortunés), et même des ouvriers s'ils étaient membres de partis non communistes. De fait, tous ces partis avaient été interdits dès le début du régime soviétique (trotskistes, socialistes-révolutionnaires et autres militants gauchistes étaient considérés comme les plus suspects, suivis par les partis de droite), mais la base s'en était sortie relativement indemne. Désormais, cela changeait radicalement. Qui plus est, toutes les personnes ayant eu un contact quelconque avec des pays étrangers, y compris les espérantistes et les vendeurs de timbres-poste, ont été rassemblés en masse par la police. Les gens arrêtés ont été transportés en Sibérie ; certains ont fini au bagne, mais la plupart se sont retrouvés dans des villages isolés au fin fond de la Russie où ils ont dû refaire leur vie à partir de rien. Beaucoup ont péri en route ; davantage encore sont morts en l'espace d'un an. Un petit nombre d'entre eux ont survécu, s'étant adaptés à un milieu âpre, et sont revenus après la mort de Staline – mais il s'agit là d'exceptions. Ils n'ont jamais reçu aucune compensation de la part des Soviétiques.

Les événements de juin 1941 ressemblaient, par leur brutalité, aux déportations opérées par les nazis. En revanche, la Gestapo avait coutume d'annoncer publiquement les déportations et les exécutions. Dans notre cas, tout se passait en silence – aucun ordre affiché au mur, aucune notification dans les journaux, rien... Les gens disparaissaient simplement sans laisser de traces. Alors que les nazis ciblaient principalement les Juifs, les Soviétiques visaient les « ennemis de classe » (y compris les Juifs, bien sûr, notamment ceux appartenant à la bourgeoisie), sans prêter trop d'attention au milieu ethnique, à la religion ou à la race. Dans la Lituanie d'aujourd'hui, on qualifie souvent ces déportations de « génocide ». À mon avis, le terme ne convient pas ici. « Stratocide » me paraît plus approprié : de fait, Staline s'efforçait d'éradiquer les strates de la société qu'il considérait comme une menace potentielle

pour son pouvoir. Mais la terreur reste la terreur, quel que soit le nom qu'on lui attribue.

HINSEY : *Votre propre famille courait-elle un danger ?*

VENCLOVA : Notre famille a été épargnée (à l'époque, Staline ne procédait pas à des purges au sein du gouvernement soviétique ; cela allait toutefois changer après la guerre). Il faut aussi noter que de nombreuses personnes qui auraient pu être visées par la déportation ont été temporairement laissées en liberté. Mais la situation a sans doute été éprouvante pour mon père, ma mère et mes grands-parents. C'est peut-être à ce stade que mon père a pour la première fois compris dans quel horrible pétrin il était impliqué. Mais les enseignants, dont il était nominalement l'autorité supérieure, sont ceux qui ont le plus souffert. Je sais avec certitude qu'il a essayé de sauver plusieurs d'entre eux. Pendant mon adolescence, nous avons rarement discuté de ces événements ; mais chaque fois que cela arrivait, il en parlait avec un désarroi manifeste.

HINSEY : *Le 22 juin 1941, l'Allemagne déclare officiellement la guerre à l'Union soviétique, rompant ainsi le pacte de non-agression.*

VENCLOVA : Cela se passe au beau milieu des déportations soviétiques. Et c'est pour cette raison que certains ont considéré le début de la guerre, de même que l'occupation nazie qui a suivi, comme une échappatoire au régime soviétique – du moins dans un premier temps. Il est vrai que la guerre a immédiatement mis fin aux déportations. Aujourd'hui, les historiens estiment qu'environ dix-sept mille personnes ont été déportées ; si les Soviétiques étaient restés au pouvoir, un nombre encore plus élevé de gens aurait connu le même sort. Dans les deux pays Baltes plus petits, en Estonie et en Lettonie, le chiffre des déportés était moins important, mais tout de même considérable. La chose s'est également produite en Ukraine occidentale et en Biélorussie occidentale, qui avaient fait partie de la Pologne de l'entre-deux-guerres.

HINSEY : *Quelle est la réponse militaire immédiate des Soviétiques à l'invasion allemande de la Lituanie ?*

VENCLOVA : Les Soviétiques ne sont absolument pas préparés au combat : ils fuient donc précipitamment, laissant la Lituanie à la merci des Allemands (en Lettonie et en Estonie, ils ont au moins réussi à opposer une certaine résistance). Le gouvernement de la Lituanie soviétique se retire en même temps que les troupes, en pagaille. Des groupes armés d'activistes antisoviétiques (ou insurrectionnistes, comme on les appelle de plus en plus souvent dans la Lituanie actuelle) font leur apparition dans les rues dès le premier jour de l'invasion. Ils préparent le terrain pour l'avancée des Allemands, mais ont aussi leur propre programme, différent de celui des nazis. Ces groupes, connus communément sous le nom de Baltaraiščiai, les « brassards blancs », étaient surtout actifs à Kaunas et dans les petites villes, beaucoup moins à Vilnius, où la population s'est montrée assez indifférente à leur cause. Ils ont attaqué les troupes soviétiques en retrait et pris de force la radio de Kaunas, dont ils se sont servis pour annoncer la restauration de l'indépendance lituanienne – en lituanien, allemand et français, comme on me l'a raconté bien des années après l'événement. Ils restent au pouvoir durant plusieurs jours et gardent le contrôle sur les régions périphériques pendant des mois.

HINSEY : *Comment vos parents ont-ils appris que l'Allemagne avait envahi le pays ?*

VENCLOVA : Ignorant tout de l'invasion allemande, mes parents se sont rendus ce jour-là à Trakai, lieu de villégiature situé près d'un lac et d'un château médiéval à environ trente kilomètres de Vilnius. Ils m'avaient laissé à la maison avec la bonne. À Trakai, plusieurs étudiants sont venus saluer mon père (en qui ils ont reconnu le ministre de l'Éducation), puis l'ont invité à faire un tour en bateau, ce que mes parents ont accepté de bon cœur. Parvenu au milieu du lac, tout le monde a aperçu quelques avions non soviétiques dans le ciel, mais sans y prêter grande attention. De retour en ville, mes parents ont appris que l'Allemagne avait attaqué l'URSS. Dans un discours diffusé à la radio, Molotov a promis une victoire rapide (Staline, terrorisé, n'est apparu en public qu'au début de juillet). La radio annonçait que l'Armée rouge combattait les

Allemands sur leur propre territoire, bombardant Königsberg et Berlin, etc. En réalité, ce sont les Allemands qui bombardaient férocement Vilnius, dès la première nuit. Lorsqu'une bombe est tombée près de notre maison, un éclat a été projeté à travers la vitre de l'appartement au-dessous du nôtre, habité par l'adjoint de mon père, un ancien social-démocrate : il a broyé les jambes de sa jeune épouse, les sectionnant quasiment. Ma mère, toute jeune aussi (elle avait vingt-neuf ans), a volé à son secours et fait tout ce qu'elle a pu pour panser ses blessures. Mais en vain : la femme est décédée deux heures plus tard.

HINSEY : *Combien de temps êtes-vous restés au centre de Vilnius ?*

VENCLOVA : Après cette nuit, mon père a décidé de nous installer loin du centre, dans un quartier appelé Jeruzalė. Comme cela ressemblait à un simple village, mon père espérait qu'il n'y aurait là rien à bombarder. (On avait donné le nom de « Jérusalem » à ce quartier parce qu'il était doté d'une église catholique, d'un monastère et d'une via Dolorosa.) À Jeruzalė, mon père nous a placés, ma mère et moi, dans la maison du maire de Vilnius, un homme de gauche et compagnon de route comme lui, qui hébergeait non seulement notre famille, mais aussi tout un groupe d'intellectuels. Ensuite, mon père est retourné à son bureau du centre-ville (en tant que ministre, il disposait d'une voiture avec chauffeur) pour tenter de travailler comme si de rien n'était. Cependant, le bâtiment du ministère était presque désert. Dans les rues, on ne pouvait voir que quelques Baltaraišciai. Ayant réussi péniblement à contacter Kaunas (comme je l'ai déjà dit, tous les bureaux du gouvernement s'y trouvaient encore, hormis le ministère de l'Éducation), mon père a appris qu'on lui ordonnait de prendre temporairement ses quartiers à Minsk, situé à deux cents kilomètres à l'est. Il s'est exécuté ; arrivé à Minsk, il a survécu à un bombardement de dix heures qui a anéanti la ville. Au même moment, les nazis marchaient déjà sur Vilnius, et quelques jours après mon père s'est trouvé séparé des siens par la ligne de front. Encore quelques jours et il gagnait Moscou, où le gouvernement de la Lituanie soviétique se rassemblait peu à peu, constituant une sorte de gouvernement en exil.

HINSEY : *Que faisiez-vous pendant ce temps, vous et votre mère ?*

VENCLOVA : Nous sommes restés à Jeruzalé, sans la moindre nouvelle de mon père et sachant à peine ce qui se passait autour de nous. Un de mes souvenirs d'enfance les plus vifs date de cette époque : nous nous tenons sur une véranda en bois, observant un combat aérien dans le ciel au-dessus de Vilnius. Les Allemands ont abattu un avion soviétique, le pilote et le copilote se sont éjectés de l'appareil. Les deux parachutes qui s'ouvraient offraient un spectacle inoubliable : ils paraissaient minuscules, presque comme des jouets. L'avion allemand, après avoir fait demi-tour, a envoyé une rafale de mitrailleuse dans leur direction. Telles étaient les nouvelles règles pour les temps nouveaux.

HINSEY : *À quelle vitesse les Allemands avançaient-ils ?*

VENCLOVA : En l'espace de quelques jours, Kaunas est tombé aux mains des Allemands (bien accueillis par les Baltaraiščiai et une partie importante de la population) ; Vilnius a succombé un ou deux jours plus tard. Lorsque les combats ont cessé, ma mère s'est rendue régulièrement à pied de Jeruzalé au centre de Vilnius – une distance d'environ dix kilomètres (il n'y avait ni bus ni voitures) – pour aller au marché alimentaire et dans notre appartement, dont elle avait toujours les clés. La ville, placée sous le contrôle des Baltaraiščiai, était plus ou moins intacte. L'armée allemande n'était pas particulièrement visible ; elle combattait plus à l'est, autour de Minsk. Plusieurs fois, ma mère est revenue à Jeruzalé, mais un jour elle n'est pas rentrée à la maison : les Baltaraiščiai l'avaient attendue dans notre appartement et l'ont arrêtée. Elle a reconnu l'un des « brassards blancs » : c'était un des étudiants qui les avaient invités, elle et son mari, à faire un tour en bateau, à peine une semaine plus tôt...

Conduite à la prison de Lukiškės – Łukiszki, en polonais –, elle se retrouve dans une cellule avec plusieurs prostituées et des femmes arrêtées dans la rue au hasard. Tous les gardiens sont des gens du pays ; ils ont servi successivement durant les époques polonaise, lituanienne et soviétique. Ma mère se fait

ensuite questionner par l'interrogateur (qui est lituanien). Il note ses données personnelles, puis lui demande : « Êtes-vous juive ? » « Non », répond ma mère, ce qui est la vérité : lituanienne de souche, elle a été baptisée à l'église catholique. « Mais le prénom de votre père est Merkelis, autrement dit Melchior. » « Le prénom est catholique – c'est l'un des trois Rois mages. » « Et puis, votre mari est communiste : tous les communistes épousent des femmes juives. » Ma mère ne sait que répondre à cette déclaration. « Retournez dans votre cellule, a dit l'interrogateur, nous nous occuperons de vous plus tard. »

HINSEY : *Combien de temps votre mère reste-t-elle en prison ?*

VENCLOVA : Elle passe un mois et demi à Lukiškės, dans des conditions assez dures, mais elle survit. Avant tout, elle s'inquiète pour moi, son fils de quatre ans dont elle n'a aucune nouvelle. De son mari non plus, elle ne sait rien, bien que ses interrogateurs imaginent qu'il se cache quelque part en Lituanie et espèrent qu'elle leur indiquera sa cachette. Ma mère apprend que beaucoup de ses codétenues, principalement – mais pas exclusivement – juives, ont été exécutées. À plusieurs reprises, ma mère est mise avec un groupe de femmes juives attendant un camion qui doit les conduire vers une destination inconnue. Mais ensuite, on la fait sortir de la queue et la ramène en prison afin de poursuivre les interrogatoires. En août, les Allemands ont procédé au démantèlement des Baltaraišćiai, puis ont repris l'administration du pays, y compris les prisons. Après avoir examiné le dossier de ma mère, ils ont décidé qu'il était inutile de la garder à Lukiškės. Compte tenu du fait qu'elle était aryenne, on l'a remise en liberté, mais sous surveillance policière. Sa mère l'a attendue aux portes de la prison, accompagnée par le frère de Merkelis. Tous deux ont alors remarqué (et c'est seulement à ce moment qu'elle-même s'en rend compte) qu'une mèche de ses cheveux, sur le front, est devenue grise. Elle l'a laissée telle quelle. Après la guerre, les gens disaient que cela rajoutait à son élégance (elle est restée très belle jusqu'à un âge avancé).

HINSEY : *Que devenez-vous après l'arrestation de votre mère ?*

VENCLOVA : Après la disparition de ma mère, plusieurs personnes de notre maison à Jeruzalé se sont occupées de moi, surtout la bonne. Bientôt, on nous a autorisés à venir récupérer quelques-uns de mes jouets dans notre appartement de Vilnius (un officier allemand y était cantonné, et je garde le souvenir de mes jouets éparpillés). Ensuite, on m'a amené à Kaunas chez mon grand-père Merkelis ; toutefois, pour une raison que j'ignore, on ne m'a pas conduit directement à sa maison. Au lieu de ça, je me suis retrouvé dans un appartement au centre-ville, près de la gare, appartenant à une amie intime de ma grand-mère. Je pense qu'il y avait deux raisons à cela : premièrement, Petras Cvirka et ma tante Maria avaient quitté Kaunas pour s'installer à Moscou, comme mon père. Leur fils Andrius, âgé d'un an et demi, était resté avec grand-maman – temporairement, bien entendu. Cette séparation « temporaire » allait cependant durer trois ans, de même que pour notre famille. Grand-maman, qui était déjà bien occupée avec un enfant en bas âge, ne pouvait pas me prendre en charge. Deuxièmement, les recherches entreprises afin de découvrir ce qui était arrivé à ma mère, puis ses tentatives pour obtenir sa libération l'accaparaient entièrement. La bonne avait disparu (j'ai appris plus tard que, tombée malade, elle était décédée avant le retour des Soviétiques), mais la vieille dame qui prenait soin de moi était très gentille. Reste que le fait de perdre ses deux parents en l'espace de quelques jours n'est pas la meilleure expérience que l'on puisse imaginer pour un bambin de quatre ans. J'étais plutôt précoce et savais lire ; en revanche, je comprenais très peu ce qui se passait autour de moi. Je me souviens d'un instant où, jouant dans un jardin près des rails du chemin de fer, je me suis soudain senti totalement abandonné... Mais cela n'a pas duré longtemps.

HINSEY : *Après être resté chez l'amie de votre grand-mère, où êtes-vous allé ?*

VENCLOVA : Peu après, on m'a amené chez le frère de grand-papa. Il faudrait sans doute que j'en dise quelques mots. Prénommé Karolis, il avait un an de plus que grand-papa. Vers 1905, il a quitté son pays natal pour se rendre en Amérique,

plus précisément en Pennsylvanie, où vivait une vaste diaspora lituanienne ; ces gens travaillaient surtout dans les mines. Karolis faisait paraître un journal lituanien dans une petite ville de Pennsylvanie – Scranton, ou peut-être Shenandoah. Il signait de son nom de plume Karolis Vairas. Ayant appris l'anglais, il s'est mis à gagner sa vie comme traducteur ; il a traduit des dizaines d'ouvrages au cours de son existence – de James Fenimore Cooper et Longfellow à H. G. Wells et Steinbeck. Il collectionnait les livres lituaniens rares, et au moment de quitter les États-Unis il a offert sa collection à la New York Public Library où elle demeure jusqu'à ce jour. De retour dans la Lituanie indépendante de l'entre-deux-guerres, il entre au service diplomatique, obtient un poste à Londres et occupe ensuite la fonction de consul à Cape Town durant plusieurs années. (Lors d'un récent séjour en Afrique du Sud, j'ai pu retrouver sa maison grâce à un vieil annuaire.) Sans vouloir faire étalage de ses relations, il faut mentionner qu'il a rencontré Bernard Shaw et Winston Churchill ; les parents de Nadine Gordimer, des Juifs de Lituanie, étaient placés sous son égide durant ses années au Cap. Homme disposant d'importantes relations, il a grandement contribué à faire libérer ma mère de prison. Il était libre penseur et de gauche. Ses contacts avec l'Amérique et l'Angleterre l'ont mis dans une situation précaire aussi bien pendant qu'après la guerre, mais il a réussi à survivre. Durant l'occupation allemande, il a été directeur de la bibliothèque publique de Vilnius ; sous le régime soviétique, il tenait les rênes d'un musée littéraire, poste obtenu probablement grâce à son amitié avec mon père.

HINSEY : *Pouvez-vous m'en dire un peu plus sur votre séjour chez Karolis ?*

VENCLOVA : Karolis et sa femme Nina, qui avait certainement trente ans de moins que lui, menaient le train de vie de la classe moyenne européenne – voire même de la classe moyenne supérieure –, mais ne possédaient pas de lit d'enfant. Je dormais donc sur deux fauteuils rapprochés (ce qui m'amusaient assez). De plus, ils avaient deux chiens – Billy le berger allemand et Cheebie le pékinois –, avec lesquels je me suis lié d'amitié sans tarder. L'oncle Karolis m'a enseigné l'alphabet

en anglais, grâce à la chanson « *a, b, c...* » ; il m'a montré des photos d'éléphants et une carte d'Afrique sous forme de puzzle que j'ai appris à assembler. Ma vie s'est considérablement améliorée quand ma mère a pu quitter la prison. Il est vrai qu'au début j'ai voulu la suivre partout, même à la salle de bains, craignant à tout moment de la voir disparaître de nouveau. Après quelques jours, nous nous sommes installés chez grand-père Merkelis, sur l'autre rive du fleuve Niémen. Ma mère s'est aussi occupée d'Andrius afin de décharger notre grand-mère. Nous avons donc grandi comme deux frères jusqu'au retour des Soviétiques (et nous nous considérions comme des frères, pas comme des cousins). Andrius appelait ma mère « *maman* » et a continué de le faire même après le retour de sa vraie mère, ma tante Maria, de Russie. (Ayant hérité le talent artistique de Maria, il est devenu, dans les années 1960 et 1970, un célèbre dessinateur humoristique ; ses œuvres ont aussi été publiées hors de la Lituanie.) Notre vie a retrouvé un semblant de normalité, même si ma mère restait sous surveillance policière.

HINSEY : *Peut-être le moment est-il venu de parler du destin tragique des Juifs de Kaunas et de Vilnius ?*

VENCLOVA : La communauté juive représentait à peu près huit pour cent de la population lituanienne d'avant-guerre ; on y trouvait des hommes d'affaires fortunés, des intellectuels, mais aussi beaucoup de pauvres, généralement orthodoxes. Mes parents avaient de bons rapports avec de nombreuses familles juives (pendant quelque temps, mon père a enseigné la littérature et la langue lituanienne dans une école juive – il existait aussi bien des écoles ecclésiastiques que des écoles séculières où l'enseignement était dispensé en yiddish, en hébreu ou en lituanien). Vilnius était juif à presque cinquante pour cent (l'autre moitié consistant surtout en Polonais) ; à Kaunas, la population juive s'élevait à vingt pour cent. Les petites villes aussi comptaient une concentration élevée de familles juives (les Lituniens catholiques, pour leur part, vivaient dans les villages). Les relations de voisinage entre Lituniens et Juifs étaient bonnes ; les pogromes étaient pratiquement chose inconnue. À cet égard, la Lituanie se distinguait de l'Ukraine, de la Moldavie et de la Pologne. Bernard Berenson, Jacques

Lipchitz et Emmanuel Levinas, tous trois originaires de Lituanie, ont contribué à la renommée du pays.

Et pourtant, durant l'occupation nazie, la communauté juive de Lituanie a été plus largement décimée qu'aucune autre en Europe : près de quatre-vingt-quatorze pour cent des Juifs y ont été tués. Tout un monde – effacé. Les Polonais de Vilnius ont également disparu dans une large mesure ; quant aux Allemands de Klaipėda, il n'en est resté aucune trace bien que, pour la plupart, ils n'eussent été ni persécutés ni tués. Durant les premiers jours de l'occupation allemande, un grand nombre de Juifs ont été sommairement exécutés par les Baltaraiščiai et d'autres collabos, notamment dans les petites villes, mais aussi dans les deux capitales. Après que les Allemands ont repris le contrôle de l'autorité administrative, les Juifs restants ont été entassés dans des ghettos, soumis à des travaux forcés et peu à peu exterminés par les nazis et leurs acolytes d'origine lituanienne.

Alors que ces faits sont bien connus, ma génération les ignorait largement durant l'ère soviétique. Les purges et déportations stalinienne, de même que la Shoah, étaient des sujets tabous ou à moitié tabous, quasi jamais évoqués, ni dans la presse ni à l'école. Cependant, il était impossible de les étouffer totalement : tout le monde, moi y compris, en avait eu vent par la famille et les amis – même si, en règle générale, personne n'avait saisi toute l'étendue de la tragédie.

HINSEY : *Vous souvenez-vous d'événements spécifiques en lien avec cela ?*

VENCLOVA : Un jour, à Kaunas, durant la deuxième année de l'occupation allemande, ma mère et moi avons rencontré un homme portant une étoile jaune sur son manteau. Au lieu d'utiliser le trottoir, il marchait sur la chaussée. Ma mère l'a salué – ils se connaissaient peut-être – et quand je lui ai demandé ce que signifiait l'étoile, elle m'a répondu : « Il est juif. Les Juifs ont l'obligation de la porter. » J'avais déjà rencontré le mot « juif » dans un magazine pour enfants publié sous le régime allemand. L'auteur du récit prétendait que les Juifs et la police secrète soviétique étaient au fond identiques – des criminels qui avaient massacré et déporté les Litvaniens (je me

souviens même du nom de cet auteur pour la jeunesse : lorsque j'ai émigré, je l'ai souvent vu dans la presse de la diaspora lituanienne. Il est décédé depuis.) Ce n'est qu'après la guerre que ma mère m'a raconté sa propre expérience de la prison, m'apprenant combien le fait d'être juif pouvait être périlleux.

HINSEY : *Rétrospectivement, qu'est-ce qui, selon vous, a pu susciter un antisémitisme aussi virulent ?*

VENCLOVA : Antanas Smetona et les gens de sa génération étaient largement exempts de sentiments antisémites. Toutefois, dans la seconde moitié des années 1930, une nouvelle génération de politiciens de droite est apparue, qui ressemblait fort à la génération de Roumains dépeints par Ionesco dans sa pièce *Rhinocéros*. Tous ces gens, considérant Smetona comme trop indulgent, s'intéressaient beaucoup à ce qui se passait à Berlin et autour. Sans être nécessairement proallemands (vu que la Lituanie avait un contentieux territorial avec l'Allemagne au sujet du territoire de Memel), ils jugeaient bon de s'inspirer de la discrimination dont Hitler faisait preuve envers les « étrangers ». Les Polonais et – ironie de l'histoire ! – les Allemands de Klaipėda étaient considérés comme des « étrangers », mais plus encore les Juifs, ce qui était en partie dû au fait qu'aucun État ne les soutenait, les laissant donc sans défense. Les « rhinocéros » lituaniens se sont donc appliqués à exploiter les vieux stéréotypes antisémites et la méfiance primitive envers les intellectuels et les gens instruits qu'on observe souvent dans les sociétés paysannes. À cela s'ajoute un autre facteur important. Comme c'est alors le cas dans beaucoup d'autres pays, les Juifs sont identifiés aux communistes. Le Parti communiste clandestin de Lituanie, minuscule, comptait tout de même des membres juifs (même si Staline a préféré nommer des Lituaniens de souche aux postes clés).

HINSEY : *Comment, dans la mythologie officielle, ces faits sont-ils reliés aux déportations de juin ?*

VENCLOVA : Les déportations soviétiques de juin 1941 représentent un traumatisme collectif resté à vif jusqu'à ce jour. Il est capital de comprendre que beaucoup de Lituaniens s'obstinent encore à croire que seuls les Lituaniens de souche étaient visés.

On est également persuadé que les Soviétiques avaient l'intention d'anéantir les Lituanais en tant que groupe ethnique – ce qui, heureusement, a pu être évité grâce à l'invasion allemande. De nombreux historiens et journalistes continuent de cultiver cette légende en omettant certains faits et en employant une emphase déplacée. De fait, comme je l'ai dit plus tôt, Staline a pratiqué un « stratocide » plutôt qu'un « génocide » dans les pays Baltes. Tous les groupes ethniques, religieux et raciaux, y compris les Juifs (ainsi que les Polonais et même les Russes) en ont souffert à un degré plus ou moins identique. Cependant, les « rhinocéros » ont réussi à présenter les déportations comme le résultat d'un sinistre complot juif dirigé contre la nation lituanienne – et ce en exploitant la présence des Juifs dans les rangs de la police secrète. Bien entendu, des Lituanais, des Russes et des Polonais ont également fait partie de cette organisation (et si des martiens s'étaient retrouvés en Lituanie, Staline en aurait sans hésiter engagé quelques-uns). Mais, comme par hasard, ce fait a été négligé...

HINSEY : *Les actions des Baltaraiščiai restent un sujet délicat dans l'histoire de la Lituanie.*

VENCLOVA : Les événements survenus en 1941, au début de l'occupation allemande – lorsque les Baltaraiščiai ont pris le pouvoir et proclamé la restauration de l'indépendance lituanienne –, sont connus sous le nom de « soulèvement de juin ». À mes yeux, il était légitime de prendre les armes pour s'opposer à l'oppression stalinienne, de même qu'il était nécessaire de restaurer la Lituanie indépendante. Cependant, ces opérations ont d'emblée pris un très mauvais virage. Dans une large mesure, le soulèvement a été préparé et contrôlé par les jeunes « rhinocéros » qui avaient établi leur QG à Berlin, collaborant avec les autorités du III^e Reich. Il est vrai que leurs objectifs n'étaient pas identiques à ceux de Hitler. Ils s'apprêtaient à fonder une nouvelle Lituanie qui se battrait aux côtés des nazis – à l'image de la Slovaquie et de la Croatie (ou, mieux encore, de la Finlande). Hitler n'avait toutefois aucune intention de créer un tel État : il traitait la Lituanie comme un *Raum* parmi d'autres destinés à être colonisés par les Allemands. En août 1941, lors du démantèlement du gouvernement lituanien autoproclamé et

des unités de Baltaraišciai, certains Baltaraišciai se sont enrôlés dans l'*Einsatzgruppe A*, une unité d'extermination mobile, mais d'autres s'en sont abstenus. Plusieurs membres du gouvernement ont même été arrêtés par les nazis.

HINSEY : *Il s'agit là d'un épisode douloureux...*

VENCLOVA : Je ne saurais condamner les personnes qui se sont battues pour leur pays et qui n'ont pas participé aux pogromes (ces personnes ont existé, bien qu'il soit très difficile, après toutes ces années, de faire la distinction entre eux et les collaborateurs ; d'ailleurs, déjà au moment du soulèvement, la frontière entre les deux était un peu floue). En revanche, un gouvernement promulguant des lois antisémites et prêt à sacrifier une grande partie de ses citoyens au nom d'une indépendance illusoire ne mérite pas davantage de respect que les adeptes de Pétain en France, par exemple. Si une nation devait être sauvée par de tels moyens, elle perdrait par conséquent le droit de s'appeler nation.

En tant que Lituanien, on doit pouvoir parler de ces choses en toute franchise. Pourtant, ce n'est pas simple pour moi. J'aime mon peuple et mon pays ; je sais que son histoire est complexe et pleine de contradictions, comme le sont les histoires de tous les pays ; il possède de nombreuses traditions honorables. Dans le contexte de son époque, le grand-duché de Lituanie était un État tolérant et relativement démocratique. Vilnius pouvait et peut encore se comparer aux grandes villes européennes pour ce qui est de l'architecture, de la poésie et de la science. La lutte de la Lituanie contre les chevaliers Teutoniques et la renaissance du pays qui a suivi l'ère de l'« interdiction de la presse » représentent des épisodes nobles, émouvants même. Cela vaut aussi pour le mouvement d'indépendance des années 1980 et 1990. Même sous l'occupation allemande, de nombreux Lituaniens – prêtres, médecins, intellectuels et gens ordinaires – ont risqué leur vie pour aider et cacher des Juifs. Un autre motif de l'amour que je ressens pour mon pays est le fait que la langue lituanienne est non seulement archaïque, mais riche et sonore, à l'instar du grec d'Homère et d'Eschyle. Étant poète, ce fait a été gratifiant pour moi. Reste que l'histoire du gouvernement pronazi et de ses

unités armées doit être racontée sans omission, sans esquivé et sans tentative de justification. Faute de quoi, ce chapitre sombre de notre passé ne pourra jamais être surmonté.

HINSEY : *Il faut souligner que vous avez abordé ce sujet avant 1989.*

VENCLOVA : Durant mes années de dissident soviétique, en 1975 ou 1976, j'ai écrit un essai sur ce thème, bien qu'à cette époque l'accès aux informations sur les événements survenus durant la guerre n'ait pas été facile. Cet essai, paru en samizdat, a suscité des débats animés. Après mon émigration, j'ai découvert que les membres conservateurs de la diaspora n'avaient pas trop apprécié mon texte ; pour dire la vérité, certains parmi eux avaient été personnellement impliqués dans des actions et dans la propagande antisémites, comme l'auteur de jeunesse que j'ai déjà mentionné. D'un autre côté, il y avait aussi des émigrés libéraux qui partageaient mon point de vue. Lorsque, en 1990, la Lituanie est redevenue une nation indépendante, j'ai été profondément troublé par le fait que la version conservatrice des événements prédominait presque partout : dans la presse, dans les manuels scolaires, dans l'opinion publique. Les Baltaraiščiai étaient acclamés comme des héros, et il existait des tentatives officielles de présenter le gouvernement pronazi comme légitime et glorieux. Il faut dire que la Lituanie n'est pas une exception : des démarches similaires ont été tentées en Croatie et en Slovaquie, sans parler de la Lettonie, de l'Estonie et de l'Ukraine. Le régime communiste faisait l'objet d'une haine si profonde que toute forme d'antibolchevisme était adoptée sur-le-champ, malgré le fait que Hitler avait été le plus ardent antibolchevik de tous les temps. Peut-être cette tendance a-t-elle diminué un peu ? Quoi qu'il en soit, je considère toujours que c'est un devoir public de la dénoncer partout où je peux.

Quand, lors de son discours devant la Knesset, le président lituanien Algirdas Brazauskas a présenté ses excuses pour les faits survenus un demi-siècle plus tôt, ses paroles ont été ressenties par un nombre bien trop élevé de Lituaniens comme une humiliation nationale. Eh bien, à mes yeux, il n'est pas humiliant de se repentir. La vérité n'humilie pas. L'unique manière adéquate de restaurer la dignité est de dire la vérité.

3

Années de guerre

1941-1944

HINSEY : *L'Allemagne a envahi la Lituanie, votre mère est revenue de prison, et vous vivez alors à Freda, près de Kaunas. Dans quel état se trouve Kaunas ?*

VENCLOVA : Kaunas, qui a échappé à la destruction, apparaît paisible en surface, sauf que certains bâtiments sont gardés par des soldats. Kaunas est alors une ville assez moderne, dotée de bâtisses Art déco ; de plus, tous les cinémas, cafés et dancings sont restés ouverts. Si j'ai bonne mémoire, les bus roulaient, et les nombreux jardins publics fourmillaient de gens. Sauf erreur, même les ponts étaient intacts : l'armée soviétique, en se retirant, ne les avait pas fait sauter.

HINSEY : *Vous souvenez-vous d'autres images précises de l'occupation allemande ?*

VENCLOVA : Plusieurs fois, ma mère m'a amené sur Laisvės Alėja, le grand boulevard où elle allait flâner au temps de ses études. Un gardien allemand posté près d'un bâtiment veut m'offrir un bonbon – proposition que ma mère ignore, à mon grand dépit. Au sommet d'un bâtiment, à quelque distance de Laisvės Alėja, un drapeau noir orné de deux éclairs flotte au vent ; ma mère m'explique qu'il s'agit en fait des lettres « SS ».

« Qu'est-ce que la SS ? » ai-je demandé. « Eh bien, c'est une sorte de bureau militaire, mais mieux vaut ne pas en parler. » À Freda, nous n'avons pratiquement jamais vu d'Allemands ; cependant, il s'y trouvait un collabo pur et dur qui nous rendait parfois visite à l'improviste. Un jour, un peu pompette, il a sorti un pistolet de sa sacoche, puis nous a démontré son adresse en abattant un oiseau dans le jardin. Il gagnait sa vie en faisant du marché noir. Il a disparu sans laisser de trace juste avant le retour des Soviétiques.

HINSEY : Votre mère a-t-elle connu d'autres problèmes avec les Allemands ?

VENCLOVA : Pendant un certain temps, ma mère a fait l'objet d'une surveillance policière. Une fois, des agents sont arrivés chez mon grand-père pour fouiller la grange : ils avaient été informés qu'un soldat russe échappé d'un camp de prisonniers de guerre pourrait s'y cacher. Ils ont ordonné à ma mère d'entrer dans la grange la première, en la menaçant avec une arme – apparemment, ils craignaient qu'une fusillade ne puisse éclater. La grange était vide. (Le camp des prisonniers de guerre se situait sur la rive du Niémen, près du pont ferroviaire ; nous savions que le sort des prisonniers n'était guère enviable. Un jour, un jeune Lituanien, le fils de nos voisins, a lancé par-dessus les barbelés une tête de chou aux Russes affamés. C'était strictement interdit, et il a été aussitôt abattu.) En revanche, un vieux policier habitant près de chez nous de même qu'un ancien camarade de classe de ma mère – un fils de professeur qui avait certaines « relations » – nous prévenaient de temps à autre d'une opération qui se préparait, nous signalant que ma mère pouvait être arrêtée si on la trouvait chez elle. Dans ces cas-là, elle se rendait au centre-ville pour y passer une ou deux nuits dans l'appartement de Karolis. Quand cela se produisait en hiver, il lui fallait traverser le Niémen pris par les glaces, puisque les ponts étaient interdits d'accès (en été, on pouvait compter sur l'aide d'un batelier).

Bien entendu, notre sort n'était pas comparable à celui des Juifs de Kaunas, conduits dans le ghetto situé dans la banlieue de Vilijampolė et exterminés peu à peu. Vilijampolė était assez éloigné de Freda, et on ne voyait que rarement des personnes

juives en dehors de ce faubourg ; je me souviens d'une seule rencontre de ce type, celle dont j'ai parlé précédemment. Deux enfants juifs sauvés par des Lituanien qui les avaient cachés dans le quartier aryen sont devenus mes amis après la guerre : Aleksandras Štromas, un politologue qui a quitté l'URSS presque en même temps que moi et a fini par devenir professeur au Hillsdale College (Michigan), et Kama Ginkas, un des meilleurs metteurs en scène de la Russie actuelle (je l'ai rencontré non seulement à Vilnius et à Moscou, mais aussi à New Haven, puisqu'on l'a invité plusieurs fois au Yale Repertory Theatre). Ce sont eux qui, bien plus tard, m'ont appris des détails sur le ghetto de Kaunas et le réseau d'entraide. Notre famille ne faisait pas partie de ce réseau, mais j'étais au courant de son existence, car beaucoup de nos amis y étaient impliqués. Un jeune médecin lituanien nous rendait parfois visite avec sa femme Johanna, prétendument allemande : en réalité, elle était juive, et le mariage avait été arrangé (avec de faux papiers) pour la sauver. C'était là un grand secret que ma mère ne m'a révélé qu'après la guerre. Kazys Boruta, dont la fille Eglė m'avait appris à lire, faisait également partie du réseau.

HINSEY : *Quelles répercussions a le fait que votre père, à ce moment-là, se trouve à Moscou ?*

VENCLOVA : La plupart de nos anciens amis ont refusé tout contact avec nous ; certains allaient jusqu'à insulter ma mère, la traitant de « femme de bolchevik » au téléphone. Boruta était l'un des rares à maintenir des relations amicales avec nous. Il vivait toujours à Vilnius, mais venait souvent à Freda. J'avais appris par cœur son long poème consacré à l'explorateur polaire Amundsen en sorte de pouvoir le réciter en sa présence – ce qu'il a accepté comme un châtement divin mérité. Il s'est également occupé de la bibliothèque de mon père (préservée seulement en partie, puisque les officiers allemands cantonnés dans notre appartement avaient jeté de nombreux volumes) en transportant les livres dans notre maison à Freda, ce qui m'offrit une nouvelle provision de lectures. Un autre écrivain qui ne s'est pas mis à nous éviter était Henrikas Radauskas, excellent poète d'une trentaine d'années et ami intime de mon père durant nos années à Klaipėda. Je me

souviens qu'il me poussait sur la balançoire. Bien qu'étant plutôt de gauche, il a fui les Soviétiques en 1944 pour s'installer à Washington DC. Jeune homme, j'étais un lecteur avide de ses poèmes qui parvenaient dans le Vilnius soviétique *via* les journaux de l'émigration. Radauskas est devenu le meilleur poète lituanien du XX^e siècle – en quelque sorte le Mandelstam de Lituanie. Malheureusement, je n'ai pas eu l'occasion de le revoir : il est mort sept ans avant mon propre départ en exil.

HINSEY : *Combien de temps êtes-vous restés à Freda ?*

VENCLOVA : Nous avons habité chez mon grand-père pendant trois ans. Bien entendu, ma mère et mes grands-parents ont fait au mieux pour nous offrir une enfance heureuse en dépit des circonstances adverses. Ils ont inventé toutes sortes de distractions, allant jusqu'à monter des pièces dans lesquelles nous, les enfants, devions jouer. Du reste, la guerre, l'après-guerre et même les années d'avant-guerre à Freda s'entremêlent dans ma mémoire, ce qui peut me faire paraître le temps de guerre un peu plus supportable. Freda était un refuge tolérable, du moins à nos yeux. Cependant, l'occupant nazi était présent partout, et on ne pouvait rien y faire.

HINSEY : *Avant de revenir à vos souvenirs du temps de guerre, pouvez-vous décrire la maison de votre grand-père Merkelis ?*

VENCLOVA : Après la guerre, nous avons souvent rendu visite à mes grands-parents, passant parfois des mois entiers chez eux, surtout en été ; pour cette raison, les images que je conserve de la maison sont très vivantes. (La bâtisse existe encore, mais après le suicide de mon grand-père elle a été vendue à une autre famille et s'est tristement détériorée.) C'était une maison en bois de deux étages, dotée d'un jardin avec de nombreux pommiers et un étang où l'on pouvait entendre des grenouilles et observer les tritons. Un jour, mon petit cousin Andrius est tombé dans l'étang et a failli se noyer ; mon grand-père, arrivé au pas de course, l'a sauvé *in extremis*. Au rez-de-chaussée, il y avait un salon aux fauteuils rembourrés, la chambre à coucher de grand-maman avec une icône orthodoxe surplombant la tête de lit (elle était catholique mais adressait ses prières à l'icône

sans scrupules), ainsi que deux pièces spacieuses appartenant à mon grand-père. Celles-ci étaient pratiquement interdites d'accès aux enfants. Nous savions que c'était là qu'il gardait sa bibliothèque, et quelquefois je pouvais entrevoir l'immense carte de la Lituanie suspendue à côté de son bureau.

Sans doute « spacieux » et « immense » sont-ils des qualificatifs exagérés, colorés par mes perceptions enfantines : je suis sûr que tout, dans cette maison, était de taille plutôt modeste, mais à mes yeux, elle s'apparentait à un labyrinthe peuplé de recoins cachés et d'objets étranges – une pendule carillonnant chaque heure de la nuit, un miroir reflétant pléthore de petits flacons de parfum. Les murs étaient ornés de photographies, dont un grand portrait de ma grand-mère réalisé juste avant ses noces, ainsi qu'une image montrant une jeune dame inconnue allongée dans une prairie avec un château à l'arrière-plan (on m'a expliqué que la dame était ma tante Maria, absente, et que la prairie se trouvait en Corse, où elle avait séjourné avant la guerre). Bien des années plus tard, j'ai tenté de dépeindre cette maison de mon enfance dans le poème « Vue depuis l'allée ».

HINSEY : *Et le reste de la maison ?*

VENCLOVA : Depuis le salon, on pouvait passer soit à la véranda dotée de portes vitrées ouvrant sur le jardin, soit à la salle de bains et la cuisine. J'ai déjà dit que la maison ne disposait pas d'eau courante ; pour nous laver, nous utilisions des cuvettes. Il n'y avait pas de chauffage central non plus : grand-papa stockait du bois de chauffage sous un appentis dans la cour, dont il se servait pour le poêle en faïence du salon et pour un fourneau d'apparence antique sur lequel grand-maman préparait les repas. Parfois ma mère l'aidait, d'autres fois c'était une fille du coin, pas une domestique, mais une personne qui s'efforçait de gagner quelques sous pendant son temps libre. Une grande peinture ornait le mur du fond de la véranda : cette fresque montrant des paysans lors de la cueillette des pommes avait été réalisée par tante Maria pendant ses études. Dans l'entrée, on trouvait un téléphone et un gros annuaire d'avant-guerre expliquant comment faire des appels à Stockholm et à Liverpool ; un escalier en colimaçon

montait au premier étage. Il comportait deux pièces : avant les années sombres, mes parents occupaient l'une d'elles, Petras Cvirka et tante Maria l'autre. Ces chambres étaient séparées par un grenier plus spacieux que les deux réunies. Grand-papa y conservait des centaines de vieux livres que je feuilletais avidement, glanant de la sorte des bribes de connaissance totalement superflues.

Les chambres étaient meublées de lits aux cadres en fer, dotés de boules de lit en laiton ; il y avait aussi un berceau en bois dans lequel j'avais dormi quand j'étais nourrisson (plus tard, c'est ma fille qui l'a occupé). Depuis la cuisine, on avait accès à la cour, avec son puits en ciment et une grange. Un berger allemand nommé Jim s'y trouvait enchaîné. Ceux qui réussissaient à le dépasser indemnes – ce qui n'était pas garanti – parvenaient à un potager où l'on cultivait aussi du tabac. Le potager se situait à l'ombre d'un chêne, l'arbre le plus élevé de la propriété. Le second jardin, plus étendu et contenant surtout des pommiers, abritait en outre des thuyas, des mélèzes, un sapin et un tremble juste derrière la clôture. Il y avait aussi un petit chien de race inconnue appelé Rudis, c'est-à-dire « Rouquin ». Nous l'adorions. Rudis est mort de vieillesse, de nombreuses années après la guerre ; il est enterré près de l'enceinte du potager, ce que je mentionne dans « Vue depuis l'allée ».

HINSEY : *Freda se trouvait-il encore en zone agricole, à cette époque ?*

VENCLOVA : Bien qu'étant une banlieue, Freda avait gardé son caractère rural. Nous n'avions pas de bétail, mais tout de même quelques poules et canards. À la fin de l'occupation allemande, mon grand-père loua une partie de la maison à une famille très entreprenante qui a aussitôt commencé à élever des vaches et des moutons, quoique cela n'ait pas duré longtemps. Toute la banlieue se composait de maisons similaires dotées de jardins, potagers et parterres de fleurs. Ces maisons, habitées surtout par des professeurs d'université, bordaient des ruelles étroites et verdoyantes où l'on ne voyait jamais de véhicules (un bus s'arrêtait deux ou trois fois par jour dans la rue principale qui était, autant que je m'en souviens, la seule artère pavée). Généralement, on se déplaçait à pied ou à bicyclette. Les rues se terminaient en cul-de-sac sur une pente

abrupte et bordée de ravins que nous dévalions en luge en hiver et où nous jouions à Tarzan en été. En bas de la pente courait une ligne de chemin de fer, puis c'étaient des plages le long du Niémen. De l'autre côté du fleuve se trouvait le centre-ville de Kaunas (à vrai dire, le centre était un peu plus à gauche ; depuis le sommet de la colline de Freda, on apercevait le quartier pauvre, sorte d'« East End » de Kaunas). Non loin, il y avait un jardin botanique avec des serres où travaillaient plusieurs professeurs : ma mère nous y amenait souvent en balade. Dans une autre direction, on apercevait la colline de Napoléon sur la rive du Niémen, du haut de laquelle l'empereur aurait observé ses troupes qui traversaient le fleuve à gué, lors de son invasion de l'Empire russe. Pour finir, il y avait un aérodrome à quelques kilomètres de là. Un des projets les plus ambitieux de la Lituanie de l'entre-deux-guerres avait été la tentative de créer une force aérienne digne d'être comparée à celle des pays voisins plus puissants – non sans quelque succès. Je crois que l'aérodrome a été utilisé par les nazis durant la guerre, avant de servir de terrain d'atterrissage aux avions soviétiques.

HINSEY : *Vous avez mentionné que votre grand-mère était croyante. La Lituanie possède une forte tradition catholique. Avez-vous d'autres souvenirs liés à la religion ?*

VENCLOVA : Grand-maman était croyante, tandis que mon grand-père était libre penseur (comme son frère Karolis), sans toutefois le crier sur les toits ; il enseignait d'ailleurs le grec du Nouveau Testament à des étudiants en théologie. Mon père, qui était athée, a persuadé ma mère de consentir à un mariage civil, ce qui était alors un choix difficile. La ligne de fracture principale de la Lituanie indépendante a été celle qui opposait les catholiques aux libéraux, exactement comme dans les pays hispanophones. L'Église catholique prédominait et la Lituanie était, pour autant que je sache, l'unique pays européen ne reconnaissant que les mariages bénis par l'Église. Cependant, le territoire de Memel, donc la région de Klaipėda, disposait d'une législation autonome (allemande, datant d'avant la Première Guerre mondiale) admettant les mariages civils. De sorte que mes futurs parents se sont rendus dans le premier village situé sur le territoire de Memel, ont fait enregistrer leur

mariage à l'état civil, puis ont regagné Kaunas (c'était avant que mon père n'accepte un poste d'enseignant à Klaipėda).

HINSEY : *Qu'en est-il du baptême ?*

VENCLOVA : Mes parents ne m'avaient pas fait baptiser – à Klaipėda, cela était toléré. Mais durant la guerre, ma grand-mère s'est mise à dire qu'il faudrait remédier à cette omission. Étant croyante, elle souhaitait bien sûr que son petit-fils fût catholique (Andrius était baptisé) ; de plus, elle savait sans doute qu'un enfant non baptisé pouvait facilement être dénoncé aux autorités nazies comme juif, avec des conséquences évidentes... Après quelques efforts, elle a pu persuader ma mère, et on m'a amené à la petite église de Freda où le curé (un ami de la famille) a procédé au rite. J'avais alors cinq ans et me souviens donc très bien de l'événement. On m'a mis du sel dans la bouche ; j'ai demandé si je pouvais le recracher, mais on m'a dit de l'avalé. Mon parrain était Antanas Bendorius, professeur de géographie et ancien collègue de mon père à Klaipėda. Après la cérémonie, nous nous sommes rendus dans son appartement au centre de Kaunas, où je suis tombé sous le charme d'un immense globe terrestre : j'ai grimpé sur un escabeau et ai passé plusieurs heures à explorer les continents.

Après mon baptême, j'ai quelquefois accompagné ma grand-mère à la messe. L'église de Freda se trouvait près du jardin botanique : il s'agissait d'une ancienne chapelle russe orthodoxe du temps des tsars, utilisée alors par la petite paroisse catholique. Tout autour de la coupole, on avait peint un ruban tricolore : les couleurs du drapeau lituanien soulignaient le fait que l'église avait été revendiquée par des patriotes. Je dois avouer que c'est la chose qui m'a le plus marqué. Nous observions les fêtes catholiques traditionnelles, mais plutôt en tant que coutumes populaires que comme des événements religieux. La veille de Noël, grand-maman préparait douze plats traditionnels ; il y avait un sapin décoré de petits jouets et de brimborions, et grand-papa endossait le rôle du père Noël. À Pâques, ma mère nous apprenait à colorer les œufs. Notre famille a perpétué ces coutumes quelques années durant l'ère soviétique, avant de les abandonner petit à petit. Je ne pense pas que cela ait été une marque d'obéissance au régime

athéiste ; la raison principale était que mon enfance touchait à sa fin.

Aux derniers jours de l'occupation allemande, quand j'avais six ou sept ans, ma grand-mère m'a offert trois livres qui résumaient les histoires principales de l'Ancien et du Nouveau Testament. L'Ancien Testament m'a le plus impressionné : c'était l'histoire des Israélites, peuplée d'événements fascinants ; ainsi m'a-t-on appris que les Israélites étaient des Juifs (des temps anciens), ce qui, dans mon jeune esprit, contredisait la notion que les Juifs étaient forcément communistes. J'ai appris des prières telles que *Notre Père*, *Je vous salue Marie* et *Symbole de Nycée* (j'aimais particulièrement les longues litanies) ; pendant quelque temps, je suis donc devenu un croyant assez fervent, sans nullement être désireux de partager ma foi nouvelle avec ma famille – elle était trop intime. Comme il sied à une personne familiarisée avec les récits de l'Ancien Testament, Dieu m'inspirait surtout la crainte. Cependant, cet accès de ferveur religieuse juvénile a passé rapidement.

HINSEY : *Pour revenir à la guerre : que vous disait-on au sujet de votre père exilé à Moscou ?*

VENCLOVA : Au début, on m'a expliqué que mon père travaillait à Vilnius et ne pourrait pas venir nous voir pendant quelque temps. Mais un jour, alors que je me tenais près de la clôture de notre jardin, deux garçons du voisinage ont commencé à me taquiner. Parmi d'autres choses, ils m'ont lancé : « Tu sais qui est ton père ? Un bolchevik ! » J'ai été choqué, puisque les revues pour enfants publiées sous l'occupation nazie m'avaient appris que les bolcheviks étaient clairement les méchants. À la suite de cet incident, ma mère m'a progressivement expliqué notre situation, quoique en des termes assez flous. Vers la fin de l'occupation allemande, je savais que mon père se trouvait à Moscou, mais qu'il ne fallait pas en parler en public.

J'ai mentionné que les communistes lituaniens ayant fui l'armée allemande avaient établi à Moscou un gouvernement en exil rudimentaire (qui, bien entendu, n'avait pas le moindre semblant d'autorité et dépendait entièrement de Staline). Avec le temps, ce gouvernement a commencé à organiser des unités de guérilla en Lituanie se composant principalement, mais pas

exclusivement, de militaires formés par la police secrète soviétique et parachutés dans les forêts de Lituanie. Ces unités n'ont pas été très efficaces. Par ailleurs, la 16^e division lituanienne de l'armée soviétique a été créée en rassemblant des hommes qui avaient quitté la Lituanie dans les premiers jours de la guerre (beaucoup parmi eux étaient juifs) et des Lituanien vivant en URSS. Sa direction comptait plusieurs officiers ayant auparavant servi dans l'armée de la Lituanie indépendante. Peu avant l'invasion allemande, la majeure partie du corps des officiers avait été déportée, mais quelques-uns avaient été embauchés comme professeurs à l'académie militaire de Moscou – très probablement en prélude à leur arrestation et leur exécution. Cependant, l'invasion de l'URSS par l'Allemagne avait changé la donne, et Staline a décidé de tirer avantage de leur expérience : ainsi la 16^e division, qui avait perdu la moitié de ses hommes lors du tout premier combat, a-t-elle pu être remise sur pied grâce à ces officiers. Combattant avec succès, la division a réussi à pénétrer en Lituanie en 1944 (où elle a participé à la reprise de Klaipėda).

Pendant quelque temps, mon père a continué à exercer nominalement sa fonction de ministre de l'Éducation, bien qu'une seule école soit restée sous son contrôle : ses élèves étaient principalement des Juifs lituanien évacués au début de la guerre. Un de ces enfants, Benjamin Harshav, devenu plus tard mon collègue à Yale, m'a raconté un jour que mon père avait réussi à leur procurer des couvertures – ce qui leur avait sans doute sauvé la vie durant l'hiver russe de 1941. (En revanche, les enfants lituanien qui avaient survécu aux déportations de juin 1941 fréquentaient des écoles russes en Sibérie qui, elles, ne se trouvaient pas sous son égide.) Plus tard, après avoir démissionné, mon père s'est fait correspondant de guerre, couvrant les combats et la vie quotidienne de la 16^e division lituanienne. Il a également écrit des poèmes nostalgiques, parfois dédiés à sa femme et à son fils disparu (il était presque certain que nous avions péri). Nous ne possédions pas de radio, mais une de nos voisines à Freda écoutait les émissions moscovites en cachette. Chaque fois qu'elle voyait ma mère, elle lui parlait de ces poèmes.

HINSEY : *Et comment avez-vous survécu sous le régime nazi ?*

VENCLOVA : Notre vie était supportable. Mon grand-père était le seul à recevoir un salaire : il enseignait le latin dans un lycée, et nous avons pu tenir grâce à son revenu, quoique modestement. Il est vrai que sa situation était précaire. Le jardin nous fournissait en pommes et en groseilles ; nous élevions des poules et cultivions des légumes ; de plus, la famille d'un sympathique musicien nous donnait gratuitement du lait. Hormis dans les ghettos, la Lituanie n'a pas connu de famine ou de pénurie généralisée à cette époque. Cependant, nous, les enfants, contractions les maladies d'enfance habituelles, au moment même où le manque de matériel médical était criant (les antibiotiques étaient encore inconnus). Andrius a failli succomber à la diphtérie, qui a alors tué beaucoup d'enfants de son âge. C'est en 1944, ou peut-être déjà en 1943, que les bombardements russes ont commencé. En compagnie d'autres habitants de Freda, nous avons trouvé refuge dans un lieu plutôt étrange : il y avait près de notre maison un tunnel en pierre passant sous une route ; un petit ruisseau le traversait, et il y avait là des bancs en bois. Ma grand-mère ne s'est toutefois jamais jointe à nous pendant les bombardements. De nature fataliste, elle imaginait en outre qu'une maison abandonnée aurait offert une occasion rêvée aux cambrioleurs. Son intuition était juste : les avions russes n'ont jamais détruit la ville ni les environs. Pas une seule bombe n'est tombée sur Freda ; deux ou trois ont atteint le centre de Kaunas, mais elles ont atterri sur des terrains vagues (où j'ai pu voir un cratère très impressionnant ; cependant les maisons alentour n'avaient pas été touchées).

Ma mère a fait ce qu'elle a pu pour nous protéger ; le moyen le plus simple était d'explorer la campagne : dans les villages, la nourriture était abondante, il n'y avait rien à bombarder, et les maladies contagieuses y étaient manifestement moins répandues. Le fait qu'il y avait moins de délateurs en dehors des villes jouait également un rôle. Heureusement, nous avions une large parenté paysanne dans différentes régions du pays. Ainsi avons-nous passé quelques mois au sud de la Lituanie, dans la maison de ma grand-mère paternelle, puis séjourné également chez les frères et sœurs de mon père, en particulier chez son frère Juozas (c'était une grande famille, éparpillée

dans une région de collines et de lacs proche de la frontière polonaise). Plusieurs fois, des proches de Petras Cvirka nous ont accueillis dans un village nommé Klangiai, plus près de Kaunas, sur la rive haute du Niémen. C'est dans cette bourgade que Cvirka a situé ses récits, restés populaires en Lituanie. Même les noms des habitants de Klangiai sont familiers à ceux qui les ont lus. La parenté des Cvirka était plus pauvre que celle de mon père, et un peu moins disciplinée, mais aussi plus joyeuse, notamment la mère de Petras, une femme aussi pleine de vivacité que son fils. Pourtant, je ne me suis pas senti très à l'aise à la campagne : comparée à notre vie civilisée à Freda, la cabane rurale où nous logions à Klangiai était assez primitive : sur le sol en terre battue, il n'était pas rare de voir sautiller de petits crapauds. Durant l'été 1944, un proche de Petras m'a un jour proposé de monter à cheval avec lui : notre excursion nous a menés jusqu'à un moulin à vent qu'il possédait – ce fut assurément le moment fort de cette journée. Ce même été, les Soviétiques sont revenus.

Retour des Soviétiques

HINSEY : *Comment la population réagit-elle au retour des Soviétiques ?*

VENCLOVA : Jusqu'au printemps 1944, le retour des Soviétiques ne paraît pas imminent. L'intelligentsia, comme du reste la population tout entière, sent que l'Allemagne est en train de perdre la guerre ; en même temps, on espère que les Alliés persuaderont les Soviétiques de s'arrêter aux frontières des anciens États baltes. Cette fois-ci, les gens ont bien plus peur des Soviétiques qu'en 1940. Les déportations et le quotidien sous le régime bolchevik avaient largement suffi à désillusionner même ceux qui, durant les années de l'entre-deux-guerres, avaient eu des opinions prosoviétiques. Mais la population a également souffert sous les nazis ; et même parmi les Baltaraiščiai, nombreux ont été profondément déçus par le fait que leurs alliés allemands n'avaient pas eu la moindre intention de restaurer l'indépendance de la Lituanie et qu'eux-mêmes n'avaient pas été traités comme des Aryens à part entière.

HINSEY : *Quel effet l'avancée soviétique avait-elle sur le pouvoir allemand ?*

VENCLOVA : Lorsqu'il est clairement apparu que Hitler pouvait subir une défaite, l'attitude du pouvoir allemand envers les

Lituniens a changé. L'Allemagne, qui avait besoin d'énormes forces de combat, a essayé de créer une légion lituanienne de *Waffen-SS*. Malgré la présence de jeunes gens avides de défendre leur pays contre les Soviétiques, la tentative a misérablement échoué (alors qu'elle a abouti en Lettonie et en Estonie). En représailles, les Allemands ont fermé l'université de Vilnius, puis envoyé des dizaines d'intellectuels au camp de concentration de Stutthof. Ces personnes étaient suspectées – non sans raison – de s'être livrées à des activités de propagande antinazie. Parmi elles se trouvait Balys Sruoga, un célèbre poète et dramaturge qui était ami de mes parents. Ensuite, il y a eu une deuxième tentative : les Allemands ont proposé la création d'unités lituaniennes susceptibles de défendre les frontières du pays (et on pouvait y voir, en forçant son imagination, comme le noyau d'une future armée nationale – et donc de quoi faire contrepoids au corps d'armée lituanien créé par les Soviétiques). Cette proposition a été acceptée, mais lorsque les nazis ont décidé de recourir à des unités lituaniennes contre les Alliés (le jour J était imminent), la plupart des hommes enrôlés ont déserté, et les nazis, craignant des troubles, ont démantelé de force plusieurs unités.

HINSEY : Dans quelle mesure ces choses vous étaient-elles perceptibles à l'époque ?

VENCLOVA : Bien entendu, je n'avais qu'une vague conscience de ces événements, encore que notre famille les ait suivis de près et que certaines personnes originaires de la campagne environnante se soient enrôlées dans ces unités de triste mémoire. En revanche, je me souviens d'avoir beaucoup entendu parler de l'approche des bolcheviks. La perspective d'un gouvernement soviétique alarmait la majorité de l'intelligentsia. (Les paysans faisaient preuve de davantage de sang-froid ou étaient parfois indifférents ; s'il y avait des sympathisants bolcheviks parmi eux, ils étaient presque invisibles.) Je me rappelle quelques bribes de propagande pronazie : les journaux prétendaient que les méchants Churchill et Roosevelt avaient livré la Lituanie à Staline, dont l'armée, consistant principalement en Mongols, torturait et tuait tout le monde sur son passage, surtout les enfants. Rien d'étonnant donc que j'ai été terrifié moi aussi,

bien que ma mère tentât de me rassurer. Lors de l'arrivée des Soviétiques et de la prise de Vilnius début juillet 1944, des milliers de personnes, dont beaucoup de nos amis, ont fui en Allemagne. Kaunas est tombé aux mains de l'armée soviétique le 1^{er} août 1944 (alors que l'invasion de la Normandie battait son plein). Tout cela a fortement contribué à l'exode de la population. Une foule de Lituaniens, souvent sur des charrettes, parfois à pied, affluait dans les villes frontalières. Au début, les gardes-frontières allemands ne les ont pas laissés entrer, mais ils ont bientôt cédé. Les réfugiés se sont dispersés en Allemagne et en Autriche, certains ont gagné le Danemark et d'autres pays. Après un long séjour dans des camps pour personnes déplacées (*displaced persons*, ou DP), la plupart d'entre eux se sont retrouvés aux États-Unis, où ils ont gonflé les rangs de la vieille diaspora de l'ère tsariste.

HINSEY : *Quel est le pourcentage exact de la population qui quitte alors la Lituanie ?*

VENCLOVA : Nous ne disposons que d'un chiffre approximatif : on estime qu'il s'agit d'environ soixante mille personnes. Pour la Lituanie et ses trois millions d'habitants, ce chiffre ne paraît pas considérable ; il est pourtant significatif, puisqu'il recouvre plus de la moitié des intellectuels. Les membres des classes laborieuses sont en général restés sur place, à quelques exceptions près, notamment les paysans aisés qui savaient qu'ils pouvaient devenir les cibles de déportations. Une kyrielle d'écrivains, d'artistes et de savants choisirent de s'exiler plutôt que vivre sous régime soviétique. Leurs opinions politiques couvraient une large palette : si on y trouvait des sympathisants nazis – dont certains avaient commis des crimes de guerre –, il s'agissait pour la plupart de personnes respectables, aussi bien de gauche que de droite. Comme je l'ai dit, Henrikas Radauskas, un ami de mon père, et mon parrain Antanas Bendorius se sont établis aux États-Unis, de même que le célèbre écrivain Vincas Krėvė, le chef du premier gouvernement prosoviétique, en 1940, dans lequel mon père avait été ministre de l'Éducation. Parmi nos proches, Vytautas Račkauskas, le frère de ma mère, et Pijus Venclova, un oncle du côté paternel, ont également pris la fuite. Nombre de ces

exilés étaient de jeunes étudiants, voire encore des enfants. Plusieurs allaient devenir des personnalités réputées dans leur domaine, comme l'archéologue Marija Gimbutas et le metteur en scène new-yorkais Jonas Mekas, pour n'en citer que deux. Valdas Adamkus, qui avait combattu quelque temps dans une des unités lituanienne qui tentaient d'arrêter les Soviétiques, s'est retrouvé à Chicago comme personne déplacée. Il est devenu plus tard un politicien libéral et le deuxième président de la Lituanie de nouveau indépendante.

HINSEY : *Parmi eux se trouvaient aussi les membres du gouvernement de l'entre-deux-guerres...*

VENCLOVA : Oui, bien sûr. Presque toutes les personnalités politiques qui ont échappé aux déportations de 1941 se retrouvent dans les camps pour personnes déplacées, puis aux États-Unis. Elles ne réussissent toutefois pas à former un gouvernement en exil ; dans une certaine mesure, c'est le service diplomatique lituanien, maintenu dans de nombreux pays, qui a joué ce rôle. Ses membres, dirigés par le ministre des Affaires étrangères Stasys Lozoraitis, refusent de se soumettre aux Soviétiques, devenant ainsi un fragment de la république d'avant-guerre, dont le territoire s'est réduit à la taille de quelques ambassades. Ce territoire continue de rétrécir durant toute la période de l'après-guerre, à mesure qu'un pays après l'autre reconnaît l'annexion soviétique ; cependant, il n'a pas entièrement disparu, grâce à la fermeté des ambassades à Washington DC et à Rome. (Le cas de la Lettonie et de l'Estonie était presque identique.) Il s'agit là d'une des situations les plus étranges de l'histoire de la diplomatie. Je pense que nous y reviendrons ultérieurement, puisque la diaspora lituanienne de l'après-guerre – dont j'ai fini par faire partie – a joué un rôle important dans mon existence.

HINSEY : *Quelle a été votre expérience personnelle du retour des Soviétiques ?*

VENCLOVA : Je dirais qu'au premier abord tout nous a paru plus clément que la propagande ne l'avait annoncé. Nous étions alors à Klangiai (je crois que c'était notre deuxième

séjour dans ce village). Les Soviétiques ont bombardé les positions allemandes des environs durant plusieurs jours : à une ou deux reprises, des obus ont passé au-dessus de nos têtes, mais, volant très haut dans l'air, ils ont suscité plus de curiosité que de peur. Un soir, nous avons aperçu un petit régiment de cavalerie allemand dans un champ près de la maison des Cvirka ; le lendemain matin, un groupe de sapeurs russes a traversé ce même champ. Après quelques hésitations, ils sont entrés dans notre maison. Passé les premiers instants assez crispés, l'atmosphère s'est détendue parce que les sapeurs ne semblaient pas menaçants et n'avaient visiblement pas l'intention de nous faire du mal. Comme ma mère et ma grand-mère parlaient bien le russe, de même que certains villageois, un échange animé s'est aussitôt noué. Il est apparu que le commandant du groupe était ukrainien ; ma grand-mère est donc passée à l'ukrainien, qu'elle connaissait également. Figurez-vous que l'homme était originaire d'un village près de Krivin, celui où ma grand-mère était née ! Les soldats sont partis après avoir bu un peu de vodka maison. Voilà tout.

HINSEY : *Pourtant, de nombreux récits parlent de violences...*

VENCLOVA : Dans les ouvrages publiés en Lituanie à l'heure actuelle, je découvre souvent des récits de destructions causées par les Soviétiques, de menus larcins et de pillages sans merci, de comportements bestiaux, de tueries, de profanation de lieux sacrés et ainsi de suite. Cela est peut-être vrai pour certaines régions, mais tel n'était pas le cas à Klangiai. En 1944, Staline n'avait aucun intérêt à accroître aussitôt l'antipathie existant déjà à l'encontre des troupes soviétiques dans les régions non allemandes. Les soldats avaient donc reçu l'ordre de se tenir à peu près bien. Ce n'est qu'au-delà de la frontière allemande, une fois atteint « le repaire de l'ennemi fasciste », que les cambriolages, atrocités, viols, etc., étaient permis et même encouragés. Le véritable agent destructeur en Lituanie, de même que dans les pays ayant subi un destin similaire, n'a pas été l'armée soviétique, mais les forces de sécurité – les unités SMERSH (« Mort aux espions ») – qui suivaient l'armée. D'autres atrocités ont été commises par

l'administration aussitôt mise en place, principalement par la police secrète, connue alors sous le sigle NKVD.

Pour revenir à Klangiai : notre première rencontre avec les Soviétiques victorieux a donc été supportable. Ils étaient peut-être plus dépenaillés et affamés que les Allemands (mais à peine plus, puisque les Alliés leur procuraient alors toutes sortes de provisions), souvent primitifs, mais nullement inhumains. Il est vrai qu'il y a eu plus tard un viol à Klangiai, quand davantage de soldats sont venus s'installer ; cependant, l'on considérait la chose inévitable en temps de guerre. (Bien entendu, tout le monde en parlait à voix basse, surtout en ma présence. J'ai toutefois compris pour la première fois qu'une chose vraiment atroce pouvait arriver entre un homme et une femme.)

HINSEY : C'est alors que votre père revient en Lituanie. Comment se passent vos retrouvailles ?

VENCLOVA : Trois ou quatre jours après le retour des Soviétiques, un ami de mon père est apparu à Klangiai : Jonas Marcinkevičius, écrivain de gauche plus connu pour ses virées en état d'ivresse et pour ses farces que pour ses romans décidément médiocres. Servant alors dans l'unité lituanienne soviétique, il portait un uniforme (il avait fui la Lituanie en juin 1941). C'est par lui que nous avons su que mon père se trouvait déjà à Kaunas. Le gouvernement communiste de Lituanie avait suivi de près l'armée soviétique et se rétablissait dans ses anciennes fonctions. Comme je l'ai déjà dit, mon père n'était plus membre du gouvernement, et c'est en tant que correspondant de guerre qu'il regagnait la Lituanie. Ma mère, Andrius et moi nous sommes aussitôt rendus sur la grande route, à quelques kilomètres de Klangiai, où nous avons arrêté un camion militaire bourré de soldats soviétiques roulant en direction de Kaunas. C'est ainsi que nous avons rejoint la ville. (Comme Klangiai est situé à environ cinquante kilomètres à l'ouest de Kaunas, les Soviétiques ont pris le village pratiquement en même temps que la ville, ou à peine quelques jours après.) Âgé de six ans à l'époque, je me souviens de ce trajet en compagnie des soldats comme d'un tour amusant et sans danger – sans comprendre que ma mère s'était exposée là à

des risques considérables. Peut-être sa bonne maîtrise du russe et son tempérament affirmé l'ont-ils protégé ?

HINSEY : *Dans quel état se trouvait Kaunas ?*

VENCLOVA : Une fois de plus, la ville était restée intacte, mais elle était absolument déserte : les habitants avaient fui ou n'osaient pas sortir dans la rue. Notre camion s'est arrêté près de la gare – j'ai reconnu le quartier, puisque j'y avais passé les premiers jours de la guerre. Soudain, une moto avec side-car a passé à toute allure. « Petras ! » a hurlé ma mère à tue-tête, ayant reconnu, dans le side-car solitaire, Petras Cvirka – qu'elle n'avait pas vu depuis plus de trois ans. Il s'est éloigné à vive allure sans avoir même entendu son cri : de fait, il allait à Klanguai en quête de notre famille (mon père poursuivait le même objectif, mais par d'autres moyens de transport).

HINSEY : *Que s'est-il passé ensuite ?*

VENCLOVA : Après avoir traversé le Niémen en barque (cette fois-ci, on avait fait sauter les ponts – c'était là l'unique trace de la guerre dans la ville), nous sommes parvenus à Freda, où mon père nous a rejoints le lendemain. Petras Cvirka y est arrivé également. En revanche, tante Maria n'est revenue qu'un ou deux mois plus tard, puisqu'elle a dû rester à Moscou en attendant que la situation militaire se stabilise (l'armée allemande, soutenue par quelques unités lituaniennes, a poursuivi le combat en Lituanie occidentale jusqu'à la fin de l'automne 1944, et à Klaipéda jusqu'en janvier 1945).

HINSEY : *Ainsi, votre famille est enfin réunie...*

VENCLOVA : Oui, c'étaient de véritables retrouvailles familiales. Seule grand-maman Račkauskas était chagrinée, car son fils Vytautas était parti en Occident. « Il manque toujours un de mes enfants », disait-elle souvent.

Nous constituions une exception parmi les Lituaniens, puisque nous avons réellement l'impression d'avoir été libérés. Les rares survivants juifs du ghetto de Vilijampolė étaient une autre exception. Bien entendu, leur destin et le nôtre

ne sauraient être comparés. La majorité de la population restante se montrait apeurée et réservée, bien que les gens aient retrouvé peu à peu une certaine routine. Pendant à peu près une année, aucune atrocité à large échelle n'a été perpétrée. Les écoles ont rouvert, les journaux et les maisons d'édition ont été rétablis – avec une direction assez différente, bien entendu. Les services publics ont repris, quoique de façon intermittente, et les petites entreprises privées ont été temporairement autorisées. Je me souviens par exemple d'être allé dans une pâtisserie au centre de Kaunas, tenue par une amie de ma mère.

HINSEY : *Vous m'avez dit que vous étiez restés à Freda pendant quelque temps ?*

VENCLOVA : Oui, environ un an. Comme je l'ai aussi mentionné, nous avons eu l'habitude de passer les étés à Freda après la guerre. Je me rappelle les premières années de l'après-guerre comme une époque heureuse. En réalité, l'ambiance était tendue, et pas seulement à cause de la situation politique... À Moscou, mon père avait engagé une relation sérieuse avec une jeune femme lituanienne qui l'avait raccompagné à Kaunas. Il a finalement décidé de retourner dans son ancienne famille, mais il a fallu du temps et des efforts. Âgé de sept ans, je n'ai pas tout à fait compris cette histoire – qui était sans aucun doute éprouvante pour toutes les personnes impliquées. Je n'ai jamais rencontré la dulcinée de mon père, qui s'est remariée plus tard et a vécu de nombreuses années à Vilnius après s'être séparée de lui ; elle avait une fille, que je n'ai jamais rencontrée non plus.

HINSEY : *Quelle est l'occupation de votre père immédiatement après la guerre ?*

VENCLOVA : Mon père a vécu à Freda avec nous, sans être toujours présent. Il a commencé à donner un cours de littérature européenne à l'université de Kaunas, dont le but était d'initier les étudiants à Shakespeare, Goethe et Byron. Mon grand-père est également retourné à l'université. Quant à nous, les enfants, nous avons continué à passer notre temps

à jouer dans les rues verdoyantes de Freda, sur ses collines et ses plages. Nous avons aussi appris à jouer aux échecs, et plus tard grand-papa nous a enseigné la préférence, un jeu de cartes complexe semblable au whist (Andrius s’y débrouillait beaucoup mieux que moi). Le soir, on écoutait les sons de l’harmonium et l’on fréquentait des gens. À Freda, mon père a composé une dizaine de ses meilleurs poèmes, qui continuent d’être publiés : ce n’était pas du réalisme socialiste, mais plutôt des pièces lyriques dans le style de Pasternak (qu’il avait rencontré plusieurs fois à Moscou). En outre, il a traduit *Eugène Onéguine* en lituanien ; il avait coutume de nous lire des extraits de sa traduction à haute voix, sollicitant nos réactions. Cette traduction a été publiée ultérieurement avec des illustrations réalisées avant la guerre par Mstislav Dobuzhinski, un artiste russe réputé qui a d’ailleurs émigré aux États-Unis – cela peut fournir un exemple de la liberté culturelle relative du début de la période d’après-guerre. En imitant la poésie de mon père et des vers de mirliton glanés dans des revues pour enfants, j’ai également essayé d’écrire des poèmes.

HINSEY : *Cette période marque aussi le début de votre scolarité.*

VENCLOVA : À l’automne de 1944, j’ai commencé à fréquenter une école primaire installée dans un bâtiment modeste et rustique à deux pas de notre maison. Sachant déjà lire et écrire, j’ai pu sauter une année et entrer directement en deuxième classe. Je me souviens bien de mon premier cartable en bois : ma mère l’avait orné de fleurs peintes, et j’en étais très fier. Ensuite, nous nous sommes installés dans un appartement au centre de Kaunas, non loin de l’oncle Karolis, et je n’ai pas été à l’école pendant deux ans – j’ai adoré cette période d’oisiveté. À vrai dire, comme lecteur passionné, je n’étais pas entièrement oisif. Ma mère m’a enseigné certaines matières à la maison, soutenue dans cette tâche par une dame âgée vivant dans le voisinage, qui m’a aussi donné mes premières leçons d’anglais et de français.

HINSEY : *La situation dans laquelle se trouve votre famille juste après la guerre semble relativement confortable ; comment a-t-elle été affectée par l’occupation soviétique ?*

VENCLOVA : Notre famille était une exception grâce au statut officiel de mon père ; mais d'autres gens étaient dans le même cas. En dépit de la misère et du chaos environnants, certains intellectuels – y compris ceux qui étaient hostiles au régime – sont parvenus à maintenir dans une certaine mesure leur mode de vie d'avant-guerre, du moins pour quelque temps. Il est vrai que la peur les tenaillait, qui allait bientôt se révéler fondée. Si la plupart des intellectuels restés au pays étaient des gens de gauche (un fait qui n'allait pas leur garantir d'être épargnés), on trouvait aussi parmi eux des catholiques et des libéraux d'orientation occidentale. À maints égards, la Lituanie se distinguait clairement de la Russie stalinienne, rappelant en cela d'autres pays d'Europe de l'Est qui n'étaient encore pas complètement assujettis, comme la Pologne. Mais plus pour longtemps...

HINSEY : *Quels sont les premiers signes de la stalinisation ?*

VENCLOVA : Des portraits de Staline sont apparus ici et là. En 1947, un scrutin électoral grotesque est organisé – ne proposant qu'un seul candidat pour chaque district – en vue des élections au Soviet suprême de l'Union soviétique. (Mon père, faisant partie des candidats, a été dûment élu, comme tous les autres.) Les journaux étaient saturés d'une propagande qui, au début, pouvait encore être interprétée comme essentiellement antifasciste. Je me souviens que mon père avait un jour déclaré : « Durant la période nazie, on a beaucoup entendu parler de Terreur rouge ; à présent, on entendra parler de Terreur brune. » Sur ce, il nous avait montré un article évoquant le sort de Pirčiupis, un village lituanien incendié par les nazis avec tous ses habitants en raison d'une unité de guérilla communiste active dans la région. L'histoire était vraie et a été utilisée à des fins de propagande pendant des décennies par les Soviétiques. Il y a eu des poèmes et des monuments élevant Pirčiupis au rang de village martyr, au même titre qu'Oradour ou Lidice.

HINSEY : *Quant à la russification au niveau de la langue, a-t-elle commencé immédiatement ? Comment cette entreprise a-t-elle été mise en œuvre ?*

VENCLOVA : À l'école, nous avons d'emblée dû apprendre le russe, bien que tous les autres cours aient été dispensés en lituanien. Pendant quelque temps, on s'est encore servi des anciens manuels scolaires (les nouveaux, qui regorgeaient de thèmes soviétiques, ont été imprimés un ou deux ans plus tard). On a retiré les ouvrages publiés avant la guerre des bibliothèques, pour les détruire petit à petit. (Mon oncle Karolis, qui dirigeait la bibliothèque publique de Kaunas, a reçu l'ordre de placer sous clé la littérature d'avant-guerre et la littérature occidentale ; durant l'occupation nazie, on avait exigé qu'il élimine tous les ouvrages écrits par des communistes et des Juifs. Mais au lieu de les jeter, Karolis les avait cachés.) De nouveaux livres, imprimés principalement en Russie, les ont remplacés. Dans les librairies, la littérature en langue lituanienne prédominait ; toutefois, jusque dans les années 1960, celle-ci consistait avant tout en traductions de Gorki et d'auteurs russes soviétiques ; on y trouvait aussi, mais plus rarement, les œuvres de Pouchkine et de Tchekhov.

HINSEY : *Qu'en est-il de la présence militaire soviétique à Freda ?*

VENCLOVA : Les soldats soviétiques étaient extrêmement présents, beaucoup plus que ne l'avaient été les Allemands. En mai 1945, après la victoire des Alliés, il y a eu de nombreux feux d'artifice et de grandes beuveries. Après cela, le nombre de Russes a continué d'augmenter, puisque l'aérodrome voisin a été repris par les forces aériennes soviétiques. Mon grand-père s'est vu sommé d'attribuer deux pièces dans sa maison à deux pilotes (dont l'un allait périr peu après dans un accident d'avion). Partout à Freda ont alors apparu des familles de militaires russes, réquisitionnant sans aucun dédommagement des chambres dans les demeures de nos voisins, et occupant parfois des maisons entières dont les propriétaires avaient émigré. Pourtant, ces personnes ne semblaient pas arrogantes ni méchantes, du moins à mes yeux. Les Lituanien évitaient de les côtoyer ; quant à moi, j'ai joué avec les enfants russes de mon âge, apprenant rapidement leur langue. Durant un été, j'ai été assez fasciné par une fille russe nommée Vera, de plusieurs années mon aînée. Elle se promenait toujours

pieds nus, ce à quoi elle prenait manifestement plaisir (pour le village conservateur de Freda, c'était insolite). Sans doute a-t-elle été la première personne à susciter en moi de vagues émois sexuels. Vers 1960, l'aérodrome a été réassigné à l'aviation civile – un aérodrome militaire bien plus grand avait été construit au nord de Kaunas –, et les Russes ont quitté Freda.

HINSEY : *Qu'en est-il des persécutions antireligieuses de la part des Soviétiques ?*

VENCLOVA : Dans l'immédiat après-guerre, la plupart des églises à Kaunas, de même que dans les villes et villages de province, sont restées ouvertes, bien que de nombreux membres du clergé, dont la majorité des évêques, eussent émigré. La pratique religieuse était officiellement découragée, surtout pour les enfants. Mon premier jour d'école avait commencé par une prière, selon l'usage de l'époque présoviétique ; mais par la suite, l'enseignant nous a brusquement annoncé que les bolcheviks avaient interdit les prières en classe. En 1946, l'évêque Vincentas Borisevičius a été arrêté et exécuté. Mais ce n'est qu'en 1948 que commence une brutale campagne antireligieuse de grande envergure, en lien avec les efforts des Soviétiques pour éradiquer la guérilla des partisans lituaniens, qui atteignait alors son apogée.

HINSEY : *Peut-être est-ce le moment d'évoquer cette lutte ?*

VENCLOVA : Pendant la première occupation soviétique en 1940-1941, on n'avait vu pratiquement aucune résistance armée. En revanche, après le départ des Allemands, beaucoup de jeunes hommes se sont retrouvés dans les forêts (on les appelait en général *miškiniai*, « gens des bois » ou « frères des bois »). De fait, ces jeunes gens contrôlaient de nombreuses régions de Lituanie, surtout la nuit. À cette époque, on pouvait assez facilement se procurer des armes – abandonnées par les Allemands battant en retraite ou volées aux Soviétiques (qui parfois même les vendaient en douce aux *miškiniai*). Ces partisans formaient une sorte de patchwork : il y avait d'anciens Baltaraiščiai, mais aussi des sympathisants nazis et des hommes formés par les nazis pour monter des opérations de sabotage

contre l'armée soviétique en repli. On y trouvait également des criminels de droit commun, dont le nombre a augmenté peu à peu. Dans leur majorité, toutefois, il s'agissait de jeunes campagnards refusant de servir les Soviétiques et espérant que les Alliés les aideraient bientôt à rétablir la Lituanie indépendante. D'anciens étudiants et enseignants se sont également retranchés dans les bois, se sentant en devoir de résister à l'occupant. De même, un certain nombre de soldats de l'armée lituanienne de l'entre-deux-guerres se considéraient toujours liés par leur serment. Et ainsi de suite. Au début, ces groupes n'étaient que peu actifs, et les Soviétiques cherchaient à les attirer hors de la forêt en leur promettant l'amnistie et la légalisation. Ces déclarations étaient bien sûr en grande partie mensongères : en général, ceux qui se rendaient se retrouvaient en prison. Les rangs des « gens des bois » se renforçaient à mesure que les Soviétiques commençaient à jeter les bases de la collectivisation, à laquelle les paysans s'opposaient vigoureusement. Vers 1947-1948, à la campagne, la guerre battait son plein.

HINSEY : *Cela a mené à un conflit prolongé et violent...*

VENCLOVA : En effet, comme cela arrive souvent avec les guérillas de partisans, le conflit a été féroce. Des milliers de personnes sont mortes, des femmes et des enfants ont parfois été sauvagement assassinés. Les Soviétiques ont créé des unités d'exterminateurs (*istrebiteli*, en russe, ou *sribai*, en lituanien). Ces unités-là, également composées de villageois, étaient connues pour leur cruauté. Une des expériences les plus traumatisantes, restée dans les mémoires jusqu'à nos jours, était alors de voir les cadavres de partisans exposés sur la place publique. Il s'agissait prétendument de permettre leur identification, mais en réalité, ce n'était qu'une profanation. En général, les proches d'un défunt s'abstenaient de revendiquer le corps, puisque cela menait d'ordinaire à des arrestations, à des interrogatoires impitoyables, puis aux camps sibériens. Les *miškiniai* aussi se montraient brutaux, assassinant des collaborateurs de l'occupant soviétique ou des personnes suspectées – quelquefois à tort – de sympathies collaborationnistes. Tout cela a duré jusqu'en 1953, année de la mort de Staline, même si certains partisans ont continué à se cacher dans leurs

bunkers longtemps après. Il est intéressant de noter qu'à la fin des années 1940 et au début des années 1950, certains jeunes émigrés ont tenté de traverser la mer Baltique depuis la Suède dans des barges de débarquement afin de rejoindre les partisans. Grâce à l'agent double britannique Kim Philby, la police secrète soviétique était le plus souvent informée à l'avance de ces actions. Les arrivants étaient alors accueillis par des agents du NKVD déguisés en combattants de la liberté qui tuaient ces émigrés naïfs ou qui les recrutaient pour le côté soviétique en usant de la torture ou d'autres moyens.

HINSEY : *Quelle était l'attitude générale de la population envers les partisans ?*

VENCLOVA : Elle leur était largement favorable, mais avec des réserves. Beaucoup de familles avaient un fils ou un frère retranchés dans les bois. Cela dit, certains jeunes paysans ont rejoint les unités de tueurs soviétiques, les *stribai*, car plus d'un était tenté par le fait que les autorités leur permettaient de piller la propriété des « ennemis de classe ». De temps à autre, les partisans ont commis des atrocités (à Klangiai, par exemple, une famille entière que nous connaissions a été exécutée par les *miškiniai*), et ces cas avaient pour effet de faire diminuer la sympathie que l'on portait à leur cause. En règle générale, l'intelligentsia respectait les combattants, sans le dire, bien sûr. Un certain nombre d'intellectuels maintenaient le contact avec les partisans, contribuaient à leur presse clandestine, etc. Peu à peu, il a toutefois fallu se rendre à l'évidence que le combat était sans espoir, et une sorte de consensus a émergé : puisque les puissances occidentales ne viendraient jamais, ça n'avait aucun sens de faire couler le sang et de risquer la survie pure et simple de la Lituanie. S'agissant des prêtres catholiques, la plupart sympathisaient avec les partisans et certains, quoique peu nombreux, se joignirent même à eux.

HINSEY : *Avez-vous personnellement vécu des expériences liées à cette guérilla ?*

VENCLOVA : Je savais qu'elle avait lieu (à ce moment, je lisais déjà les journaux, saturés d'une propagande virulente contre

les « bandits », aussi taxés de « nationalistes bourgeois »). À Freda, ainsi que plus tard à Vilnius, il n’y avait pratiquement pas d’actions armées. Reste que de nombreux citoyens avaient des relations avec les partisans ou faisaient même partie de leur commandement. En classe de seconde, j’avais un camarade dont le nom de famille était Gečiasuskas ; une nuit, son frère aîné a été tué chez lui. Il s’agissait probablement d’une exécution opérée par les *miškiniai*. L’affaire n’était pas tout à fait claire : certains disaient que la victime était un activiste des Jeunes communistes, d’autres prétendaient que le jeune homme faisait lui-même partie des « frères des bois », mais qu’il les avait dénoncés au NKVD ; d’autres encore assuraient que sa mort résultait d’un règlement de comptes.

Mon père, considéré comme un collaborateur, courait un certain danger (il arrivait parfois que des fonctionnaires soviétiques soient assassinés, même si cela ne se produisait en général que dans les provinces). Mais mon père n’a jamais eu de gardes du corps – dont on pourvoyait souvent les hauts fonctionnaires du gouvernement ou les membres du parti (il ne possédait pas d’arme, non plus). Bien plus tard, un ancien membre du réseau de partisans, qui avait passé de nombreuses années dans les prisons soviétiques, a confié à mon père que les *miškiniai* avaient pris la décision de l’épargner, lui, de même que Petras Cvirka, puisque tous deux étaient des figures culturelles importantes pouvant se révéler utiles au sein d’une Lituanie indépendante. Était-ce la vérité ou non ? Quoi qu’il en soit, mon père en a été assez fier.

HINSEY : *Sauf erreur, votre famille s’installe à Vilnius en 1946. À quoi ressemblait la maison ?*

VENCLOVA : En effet, c’était en 1946 ou en 1947. Si je me souviens bien, nous avons vécu deux ans au centre de Kaunas ; cependant, la notion du temps qu’on a dans l’enfance n’est pas entièrement fiable. Tant le gouvernement que l’ensemble des élites soviétiques (et pas seulement soviétiques) se sont progressivement déplacés à Vilnius, au cours de cette période. Tout le monde n’en était pas ravi, puisque la guerre y avait causé bien plus de dégâts qu’à Kaunas. Plusieurs décennies allaient être nécessaires pour reconstruire la ville. On nous a

assigné un appartement dans une maison près du centre, dans la rue Uosto (rue Portowa, en polonais), que Czesław Miłosz mentionne d'ailleurs dans ses mémoires : c'est la rue qu'il descendait pour aller au lycée, une vingtaine d'années plus tôt. Ma famille y a vécu jusqu'au décès de mon père en 1971 ; à ce moment, j'avais déjà quitté la maison, mais continuais à y passer fréquemment.

Cette maison blanche à deux étages perchée sur une colline possédait un assez grand jardin. Sa construction datait des années 1930, lorsque Vilnius était sous domination polonaise. Notre appartement, assez convenable selon les critères soviétiques, occupait tout le rez-de-chaussée (lors de sa première visite, Joseph Brodsky a dit en plaisantant : « Tomas, même si nous étions au pouvoir, nous ne serions pas en mesure de vous offrir un aussi bel appartement »). Selon les normes occidentales, en revanche, il aurait sans doute paru plutôt modeste. Il comptait deux chambres à coucher, une salle à manger et la bibliothèque de mon père avec sa table de travail. Derrière les fenêtres, on voyait des cerisiers. Il y avait une salle de bains dotée d'un radiateur et une pièce supplémentaire où dormait la gouvernante. Nous l'appelions *šeimininkė* (madame). Venue avec nous depuis Kaunas, elle faisait pratiquement partie de la famille : une dame âgée qui traitait ma mère comme sa fille et moi comme son petit-fils. L'étage du dessus abritait un appartement de même taille où vivait un fonctionnaire du parti avec lequel nous n'étions pas en très bons termes.

HINSEY : *Pouvez-vous m'en dire un peu plus sur l'état de Vilnius ?*

VENCLOVA : Le centre de Vilnius était quasi en ruine. Le long de Gedimino Prospektas, l'artère principale, une maison sur deux avait été incendiée. Étrangement, un grand bâtiment en bois avait survécu : le cinéma Helios, que Czesław Miłosz évoque dans un de ses poèmes. La vieille ville, plus au sud, près de la gare, était un labyrinthe de ruelles tortueuses, plein d'églises baroques et de monastères, quasi vénitien (quoique dépourvu de canaux), très beau, mais en ruine et délabré. Je n'ai appris que peu à peu à en savourer la magie. Mon père m'a montré la cathédrale, l'église Sainte-Anne et d'autres édifices, mais j'ai mis entre cinq et dix ans avant de les aimer

vraiment. Les quartiers chrétiens de la ville n'avaient pas été gravement atteints, bien que des obus d'artillerie y aient endommagé plusieurs églises. En revanche, le ghetto juif (qui occupait presque la moitié de la vieille ville) était un champ de ruines cauchemardesque : les murs de l'ancienne synagogue émergeaient encore du désert alentour, mais les autorités les ont rasés peu après. Les décombres de la guerre étaient partout. Les banlieues se trouvaient dans un état pitoyable et chaotique. Comparé à Vilnius, Kaunas paraissait civilisé, avec son plan de rues en échiquier le long desquelles s'alignaient des bâtisses Art déco respectables. Après mon premier jour d'école à Vilnius, je me suis perdu dans les ruines et j'ai marché pendant des heures (les rares passants que je rencontrais parlaient surtout le polonais). Ayant enfin retrouvé le chemin de la maison, je me suis senti terriblement épuisé. J'ai évoqué dans mes poèmes comment cette marche désespérée en quête de ma maison est devenue pour moi une sorte de symbole personnel.

HINSEY : *Qui sont alors les habitants de Vilnius ?*

VENCLOVA : Il faut dire que la ville était à moitié déserte. Avant la guerre, elle comptait environ deux cent cinquante mille habitants ; en 1946, il y en avait à peine cent mille, c'est-à-dire moins qu'à Kaunas. Et la population fluctuait constamment. Presque tous les Juifs avaient péri. Quelques familles juives, ayant réussi à fuir Vilnius dans les premiers jours de la guerre, sont revenues et ont rejoint les rares survivants, mais en règle générale, ils ont fait leur possible pour émigrer en Israël (qui était sur le point d'être créé). Tous n'y ont pas réussi ; par conséquent, beaucoup ont fini en prison au motif de leur « intention de trahir la patrie du prolétariat ». Avant la guerre, les Polonais et les polonophones avaient constitué plus de la moitié des habitants de Vilnius. Certains avaient des origines lituaniennes et auraient pu se dire lituaniens, mais c'étaient des patriotes polonais et leur connaissance du lituanien était au mieux rudimentaire. Après la guerre, on les a mis devant le choix de devenir des citoyens soviétiques ou d'aller s'installer en Pologne. Sans surprise, peu ont opté pour l'URSS. S'il est vrai que les paysans polonophones de

la région de Vilnius ont eu tendance à rester où ils étaient, ce fut presque la totalité des classes moyennes et intellectuelles, à de rares exceptions près, qui quitta le pays. Ces populations ont été envoyées dans les anciens territoires de l'Allemagne orientale acquis par la Pologne à la suite de la conférence de Potsdam. Il s'est agi d'une expulsion brutale, en réalité, comparable à une déportation. Ces Polonais-là ont chéri leurs souvenirs de Wilno/Vilnius jusqu'à la fin de leurs jours, et leurs enfants et petits-enfants ont conservé un vif attachement pour leurs racines. Du reste, dans la Pologne actuelle, toute une branche de la littérature se consacre aux *Kresy* (ou provinces de l'Est, c'est-à-dire les régions anciennement polonaises de Lituanie, du Bélarus et de l'Ukraine). Miłosz et d'autres bons auteurs comme Tadeusz Konwicki ont contribué à ce genre littéraire de façon significative ; cependant, Miłosz considérait le terme de *kresy* comme inapproprié, car ayant des connotations impérialistes.

HINSEY : *Votre famille a donc été témoin de ce déplacement et du changement dans la population.*

VENCLOVA : Quand notre famille est arrivée à Vilnius, l'évacuation de la population polonaise n'était pas encore achevée. Au début, le vide laissé par ces personnes a été comblé par des Russes de toutes sortes : du personnel militaire avec leurs familles (comme à Freda), des administrateurs soviétiques, des contremaîtres d'usines, mais aussi de nombreux Russes affamés et démoralisés qui avaient souffert dans les villages sous le régime stalinien (de même que, le plus souvent, sous le régime nazi qui avait suivi lors de l'invasion allemande de 1941). Ayant appris que l'URSS avait annexé de nouvelles terres, avec des maisons abandonnées restées vides, et où l'on trouvait suffisamment de nourriture, ils ont tenté de s'installer dans les pays Baltes, sans se soucier de savoir si c'était officiellement autorisé ou non. Beaucoup se sont rendus à Klaipėda (entièrement vidé de ses Allemands) et surtout à Königsberg – l'actuelle ville russe de Kaliningrad –, mais on en vit également un grand nombre à Vilnius. On y trouvait aussi des Biélorusses venus de la campagne alentour (la frontière entre la Lituanie et la Biélorussie soviétique n'était qu'à quelques kilomètres de

Vilnius ; à ce moment, c'était un simple trait sur la carte, sans gardiens ni clôtures). Dans les faits, les Biélorusses étaient impossibles à distinguer des Russes. Vous voyez donc que les Lituanais de souche étaient incontestablement en minorité : il s'agissait soit de fonctionnaires du gouvernement, soit de vestiges de l'intelligentsia locale d'avant-guerre, venus de Kaunas à Vilnius à contrecœur. Certaines familles lituanophones étaient restées dans la ville depuis la période d'avant-guerre, mais il n'y en avait guère qu'une dizaine.

HINSEY : *Il en résulte donc une population complexe et fluctuante.*

VENCLOVA : En effet, le paysage ethnique et linguistique de Vilnius était insolite, et le mot est faible. Nos voisins étaient principalement russophones (y compris quelques familles juives ayant passé les années de guerre en URSS). Dans les rues, le polonais dominait, mais plus pour longtemps : le russe, que je maîtrisais déjà, l'a rapidement remplacé. Cette période du « Vilnius russe » s'est prolongée pendant au moins une décennie. Cependant, au moment où j'ai achevé mes études à l'université de Vilnius – c'est-à-dire dans les années 1960 – je pouvais communiquer en lituanien presque partout (même si, dans certaines situations, le russe restait la *lingua franca*). Cela était surtout dû au fait que la plupart des cours universitaires se dispensaient en lituanien, et les diplômés de cette université, nés principalement dans les villages lituanophones, trouvaient facilement des emplois dans la capitale. Selon une théorie à laquelle nous reviendrons plus tard, le Parti communiste lituanien, plutôt nationaliste sous un mince vernis internationaliste, se serait employé à changer la composition ethnique de la ville afin de réaliser les rêves du vieux mouvement national. Bien que cela soit discutable, je suis enclin à y croire.

N'oublions pas que les stéréotypes ethniques étaient très répandus et les frictions entre les différents groupes nombreuses. Le souvenir d'événements traumatisants survenus en temps de guerre dans la région de Vilnius est venu aggraver cet état de fait : durant la guerre, des partisans polonais (l'*Armia Krajowa* ou « Armée de l'intérieur ») avaient été actifs dans la ville, et plus encore alentour, traitant les Lituanais comme des occupants, certes moins dangereux que les nazis et les

Soviétiques, mais guère dignes de respect. Les Lituaniens leur avaient rendu la pareille. Sous le régime soviétique, cette vieille inimitié s'est réduite à des insultes et à des bagarres entre groupes de jeunes. Les Russes, en tant qu'occupants, étaient méprisés aussi bien par les Lituaniens que par les Polonais, non sans accents racistes ; pour leur part, les Russes considéraient les deux autres populations comme des fascistes invétérés. En outre, l'antisémitisme existait toujours. Pour toutes ces raisons, Vilnius était une ville plutôt dangereuse, notamment la nuit (des bandes de criminels de diverses origines ethniques foisonnaient dans la première décennie d'après-guerre, se battant entre elles). D'un autre côté, si j'ai appris la tolérance, c'est bien à Vilnius ! Mais j'ai sans doute été une exception... Cependant, avec le temps, je me suis fait des amis qui étaient sur la même longueur d'onde et dont je vous parlerai plus tard.

HINSEY : *Combien de temps a pris la stalinisation de la Lituanie ?*

VENCLOVA : Mes premières années à Vilnius ont coïncidé avec la mise au pas du pays et l'imposition totale de l'ordre stalinien. De nombreux mémorialistes russes évoquent cependant une lueur d'espoir apparue en URSS dès la fin de la guerre : il était alors possible d'ignorer le système jusqu'à un certain point, et il existait un minimum de liberté tant dans le quotidien que dans la culture, en partie grâce à l'influence des alliés occidentaux. Certains s'attendaient donc à un véritable rapprochement avec la Grande-Bretagne et l'Amérique – qui serait logiquement suivi par une démocratisation. Je crois que mes parents et Petras Cvirka nourrissaient de telles espérances. En Lituanie, le souvenir d'une vie d'avant-guerre assez libre et civilisée ne s'était nullement effacé. En outre, il existait un puissant sentiment d'identité culturelle européenne.

Ainsi, pendant à peu près un an, on aurait difficilement pu imaginer à quel point la situation allait plus tard devenir horrible. J'ai déjà mentionné que tout de suite après la guerre la vieille intelligentsia a cherché à conserver ne fût-ce que certaines de ses traditions. Quand je consulte aujourd'hui la presse de la Lituanie soviétique de cette époque, je suis frappé par la coupure survenue en 1946. Avant cette date, on trouve encore des traces de diversité et de civilité ; mais après, la

société lituanienne devient entièrement totalitaire. Staline a fait le maximum pour que ses sujets comprennent bien que rien n'allait changer ; et que, même si cela devait arriver, ce serait pour le pire. Très rapidement, les alliés occidentaux ont été déclarés ennemis jurés de l'URSS ; toutes les libertés relatives ont été révoquées et la toute-puissance de la police secrète a été réaffirmée. En Lituanie, la tâche additionnelle consistait à ramener au bercail soviétique un pays autrefois indépendant, bourgeois – et résistant : par conséquent, la cruauté du régime a été encore plus marquée.

HINSEY : Cela nous mène à la question des règlements de comptes et des déportations d'après-guerre. En quoi ces déportations différaient-elles de celles survenues début juin 1941, peu avant l'invasion nazie ?

VENCLOVA : Après le retour des Soviétiques, en 1944-1945, les forces de sécurité SMERSH ont effectué une série d'arrestations se terminant souvent par des exécutions sommaires. Au total, près de quinze mille personnes ont été tuées, dont quelques collaborateurs des nazis, mais aussi beaucoup de personnes tombées dans les mains du SMERSH par pur hasard. Puis il y a eu une pause. Comme je l'ai dit précédemment, les partisans lituaniens étaient d'abord plutôt passifs, et l'on avait tenté de les calmer en leur promettant une légalisation. À partir de 1947, toutefois, lorsque la soviétisation a commencé pour de bon et que la guérilla des partisans s'est intensifiée, Staline a décidé d'anéantir sa base dans la campagne lituanienne.

Les déportations de 1941 étaient essentiellement dirigées contre la classe politique et intellectuelle, détruite dans une large mesure. Après la guerre, les survivants se trouvent souvent hors de portée parce qu'ils sont dans des camps pour personnes déplacées en Allemagne, sous la protection des puissances occidentales. Il ne reste donc qu'un seul groupe de personnes relativement indépendantes d'esprit, à savoir les paysans – et les partisans ne peuvent ni combattre ni même survivre sans leur aide. Par conséquent, les paysans deviennent la nouvelle cible principale. En 1948, quelque quarante mille paysans sont envoyés en Sibérie et au Kazakhstan ; l'année suivante, on en expédie trente mille de plus. Les déportations d'après-guerre ont donc une ampleur bien supérieure.

En outre, elles engendrent une véritable panique : la plupart des gens sont convaincus que tous les Lituanienens seront déportés tôt ou tard... Cela ne s'est pas produit, mais l'horreur a été suffisamment grande pour briser les reins de la classe paysanne. Pire encore, entre 1948 et 1951, même les villageois qui ont échappé à la répression perdent leurs terres et se voient regroupés dans des kolkhozes, des fermes collectives – comme en Russie. Ce fait a été salué comme une grande victoire pour la nation lituanienne et glorifié par des poèmes et des tableaux. En réalité, c'était un pas en arrière, pratiquement un retour au servage.

HINSEY : *Quel est le sort de ce groupe de déportés d'après-guerre ?*

VENCLOVA : Heureusement, beaucoup de ces déportés ont survécu. Vers 1956, à la suite du rapport secret de Khrouchtchev, ils ont commencé à regagner leur patrie. Même certains déportés de 1941 sont revenus après la mort de Staline, bien qu'ils fussent à peine plus nombreux que les survivants des camps de concentration nazis. Il est intéressant de relever que le chef du Parti communiste lituanien, Antanas Sniečkus, s'est adressé aux autorités moscovites dans la seconde moitié des années 1950, en faisant valoir que ces personnes revenues restaient de dangereux ennemis de classe qui, à son avis, ne devraient pas être autorisés à vivre en Lituanie. À la suite de sa lettre, divers obstacles bureaucratiques ont été créés pour ceux qui cherchaient à rentrer au pays. Beaucoup ont dû s'installer en Lettonie ou dans la région de Kaliningrad, près de la frontière lituanienne.

HINSEY : *Dans quelle mesure la population est-elle au courant des déportations d'après-guerre ?*

VENCLOVA : Ni la presse ni aucun document public ne les ont jamais mentionnées, mais tout le monde était au courant de l'exil sibérien et le craignait. Par exemple, deux de mes camarades de classe du lycée de Vilnius ont soudain disparu. Nous avons su qu'ils avaient été déportés avec leur père, un officier de l'armée lituanienne d'avant-guerre, mais il allait de soi qu'il fallait garder le silence sur ces choses-là. Encore aujourd'hui, je n'ai pas la moindre idée de ce qui leur est arrivé.

HINSEY : *Les déportations ont-elles une incidence directe sur votre famille ?*

VENCLOVA : Malgré le statut de mon père, certains de nos proches se sont trouvés parmi les déportés. Le frère de mon père, Juozas, qui nous avait hébergés, ma mère et moi, durant l'occupation nazie, était l'un d'eux. Mon père a écrit une longue lettre aux autorités pour demander sa libération, mais en vain : Juozas est mort en travaillant dans une mine de Sibérie. Seules sa veuve et sa fille sont revenues plusieurs années après sa mort. Après la déportation de Juozas, la sœur de mon père, Izabelė, est arrivée à Vilnius ; elle avait quitté sa maison dans le sud du pays et marché cent soixante kilomètres en évitant les transports publics. Pendant les rafles, elle a réussi à se cacher, mais son mari, Černikas, a été embarqué dans un wagon à bestiaux et a disparu. Cette fois-ci, mon père a eu plus de succès, ayant réussi à prouver que son beau-frère n'était pas un ennemi de classe. Une ou deux semaines plus tard, dans une petite gare de l'Oural, on a fait descendre Černikas du wagon pour l'informer qu'il était autorisé à retourner dans son village. En fait, ce n'était pas tout simple, puisqu'il n'avait pas d'argent et ne parlait pas le russe. Mais il a fini par y arriver. Bien entendu, une telle libération était tout à fait exceptionnelle.

HINSEY : *Comment votre famille a-t-elle réagi à ces événements ?*

VENCLOVA : Ma grand-mère n'a jamais hésité à maudire les bolcheviks pour leurs atrocités. Les hommes de notre famille se sont montrés beaucoup plus réservés, mais il est évident qu'eux aussi étaient bouleversés par ce qui se passait. Une fois, j'ai demandé à ma mère : « Est-ce que l'on abandonne les déportés dans la forêt quand les trains arrivent en Sibérie ? – Non, m'a-t-elle répondu, on leur attribue un endroit pour vivre, mais leur vie est difficile, bien sûr. » Il va de soi que j'étais terrifié à l'idée que notre famille pourrait un jour se retrouver dans les forêts de Sibérie, comme n'importe qui d'autre. Quoique peu probable, cela n'était pas impossible. Vers la fin de son règne, Staline éliminait fréquemment des

membres parfaitement loyaux des classes soviétiques privilégiées. On peut rappeler ici l'« affaire de Leningrad », durant laquelle toute l'élite du parti de la deuxième ville de Russie a été emprisonnée et exécutée à l'improviste ; ou le cas du Comité antifasciste juif (dont mon père connaissait au moins un des membres, Emilia Teumin). Plusieurs fonctionnaires soviétiques lituaniens étaient alors arrêtés en raison de leur « indulgence envers les nationalistes bourgeois » (en Lettonie et en Estonie, les cas similaires étaient encore plus nombreux).

Bien des années plus tard, j'ai appris que mes deux parents avaient aidé certains déportés, et pas seulement leurs proches. Ma mère a pu arranger un refuge temporaire pour une amie, Pazukienė, artiste-peintre revenue de Sibérie sans autorisation ; elle a utilisé ses contacts afin de lui procurer des documents lui permettant de rester en Lituanie. Je me souviens que mon père envoyait des livres lituaniens à l'adresse sibérienne d'un de ses anciens étudiants. Bien entendu, ce n'étaient là que de petits gestes – certaines personnes ont fait bien davantage –, et pourtant même de tels gestes étaient indéniablement dangereux.

Années d'après-guerre : la culture

HINSEY : *Nous venons d'évoquer le climat politique de l'immédiat après-guerre. À présent, j'aimerais que nous explorions ce qui se passait dans les milieux intellectuels et culturels.*

VENCLOVA : En août 1946, alors que nous vivions encore à Kaunas, la répression culturelle a commencé en Russie. Un des sbires de Staline, Andreï Jdanov, a prononcé un discours fustigeant deux célèbres écrivains léningradois, Mikhaïl Zochtchenko et Anna Akhmatova, dont les œuvres, selon lui, témoignaient d'une hostilité envers l'héroïque peuple soviétique. Même par rapport aux normes en vigueur, c'était là une attaque exceptionnellement virulente. Les injures déversées par Jdanov sur les deux auteurs lui avaient à l'évidence été dictées par le grand leader en personne. Cet incident, qui signalait la fin de la relative liberté culturelle évoquée précédemment, marquait également le début de la guerre froide.

Joseph Brodsky, devenu plus tard le disciple d'Akhmatova et son dauphin, raconte dans ses mémoires que, tout en vivant à Leningrad où l'événement s'était produit, il n'avait eu connaissance du discours de Jdanov qu'à l'adolescence. Il faut dire qu'il était de trois ans mon cadet et n'avait pas grandi dans une famille d'intellectuels. Pour ma part, j'étais au courant de ce qui se passait, sans toutefois en comprendre tous les enjeux.

À neuf ans, lisant aussi bien le lituanien que le russe, je me souviens des revues et journaux qui vilipendaient la « décadence » d'Akhmatova et le « cynisme » de Zochtchenko. Mes parents connaissaient bien le travail de ces deux auteurs. La poésie d'Akhmatova et les nouvelles de Zochtchenko (incroyablement drôles) étaient presque aussi populaires dans la Lituanie d'avant-guerre qu'en Russie. Petras Cvirka s'était même lié d'amitié avec Zochtchenko dans la ville kazakhe d'Alma-Ata (l'actuelle Almaty), où il avait séjourné durant la guerre. Des bribes de leurs œuvres se trouvaient donc dans la bibliothèque de mon père, et j'ai réussi à mettre la main dessus. Ils me paraissaient – comment dire ? – plutôt intéressants.

HINSEY : *Quelles ont été les répercussions de l'affaire Akhmatova-Zochtchenko en Lituanie ?*

VENCLOVA : En règle générale, chaque campagne idéologique lancée en URSS devait être imitée non seulement dans toutes les républiques soviétiques, mais également dans les démocraties dites populaires telles que la Pologne ou la Tchécoslovaquie – une vieille coutume russe, selon les mots de Brodsky. Il fallait donc identifier et discréditer les homologues lituaniens d'Akhmatova et de Zochtchenko.

Un mois et demi après le discours de Jdanov, l'Union des écrivains se réunissait à Vilnius. Kazys Preikšas, haut fonctionnaire du parti – une sorte de Jdanov lituanien – s'adressait à l'assemblée. Communiste d'origine paysanne, il avait combattu pendant la guerre civile espagnole où il était devenu un authentique stalinien. Sans posséder aucune connaissance en littérature, il était cependant pleinement conscient des risques encourus par toute personne trop peu appliquée à exécuter les ordres de Staline : il fournissait donc un maximum d'efforts, quoique maladroitement.

HINSEY : *Qui était présent lors de cette réunion ?*

VENCLOVA : Les écrivains qui y assistaient étaient de diverses origines. Certains, comme mon père et Cvirka, ayant passé les années de guerre en Russie, étaient considérés comme loyaux aux Soviétiques et dignes de conseiller l'Union des écrivains.